

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

—❖—  
VINGT-HUITIÈME ANNÉE  
—❖—

PARIS  
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1860

152  
Ayuntamiento de Madrid







PAQUET

*Colleur et Drapeur Sup. r. de la Colonne, 19, Paris.*

# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

28<sup>e</sup> année Janvier 1866

N<sup>o</sup> 1.

*Beck Rue du Casino, 10<sup>e</sup> Porte de Cologne Bruxelles*

*Amsterdam Deurbeek Nieuwoudsk Oude St. Nieuwe Straat*





# TABLE

## DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

### INSTRUCTION.

*L'Église Saint-Marc à Venise*, par M<sup>me</sup> Bourdon, page 1.  
— M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, par M<sup>me</sup> Bourdon, 65. — *Petite Histoire du Costume*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 84. — *Du Paysage et des Paysagistes hollandais et français*, par Claude Vignon, 97. — *De Bayonne à Saint-Sébastien*, par M<sup>me</sup> Emma Ferrand, 129 et 163. — *Petite histoire des Jardins*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 180. — *Pierre de Cortone et les Artistes de la décadence*, par Claude Vignon, 193. — *Miss Edgeworth*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 225. — M<sup>me</sup> de Duras, par M<sup>me</sup> Bourdon, 257. — *Petite Histoire de l'Écriture*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 258. — *Gérard Terburg, Metz, les Miéris*, par Claude Vignon, 289. — M<sup>me</sup> Campan, par M<sup>me</sup> Bourdon, 321. — *Les Vestales*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 343.

### BIBLIOGRAPHIE, par M<sup>me</sup> Bourdon.

*Dictionnaire universel de la vie pratique*, de M. Belèze, page 3. — *Petites Ignorances de la conversation*, de M. Rozan, 5. — *Rosa Ferruci, ses Lettres et sa mort*, par M. l'abbé Perreye, 6. — *La Santé des enfants*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Ségur, 8. — *Témoignages et Souvenirs*, par M. le comte Anatole de Ségur, 34. — *Edith Mortimer ou les Épreuves de la vie*, de M. Parson, 35. — *Souvenirs et Correspondance, tirés des papiers de M<sup>me</sup> Récamier*, 66. — *Chants populaires des Flamands de France*, de M. E. de Coussemaker, 70. — M<sup>me</sup> Swetchine, sa vie et ses œuvres, par M. le comte de Falloux, 106 et 167. — *Mois de Marie des familles*, de M<sup>me</sup> de Gaulle, 133. — *Le Guide de la jeunesse*, par l'abbé de Lamennais, 134. — *Les Malheurs de Sophie, les Vacances, les Petites Filles modèles*, par M<sup>me</sup> de Ségur, 134. — *La Maitresse de Maison*, par M<sup>me</sup> Ulliac Trémadeure, 135. — *Le Livre des Ménages*, par M. Belèze, 135. — *Scènes du Monde réel*, par M<sup>me</sup> Ulliac Trémadeure, 169. — *Le Bonheur dans la famille*, par M<sup>me</sup> Marie Curo, 198. — *Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre*, par M<sup>me</sup> Emma Faucon, 199. — *Rome chrétienne*, par M. E. de la Guernerie, 228. — *Mémoires du chanoine Schindt*, 230. — *La Chambre de la Grand'mère*, par M<sup>me</sup> Menniot, 231. — *Les Difficultés de la Vie de famille*, par M. l'abbé F. Chassay, 262. — *Énigmes des Rues de Paris*, par M. E. Fournier, 264. — *Mémoires de madame Elisabeth de France*, par M. de Barghen-Fort-Rion, 297. — *Marie-Madeleine*, par le P. Lacordaire, 322. — *Étienne et Valentin*, par M<sup>me</sup> Ulliac Trémadeure, 326. — *Fables et Poésies diverses*, de M. Deplanck, 326. — *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, par M. l'abbé Maynard, 355.

### ÉDUCATION.

*Souvenirs d'une Vieille Femme*, par M<sup>me</sup> Ulliac, pages 8, 72, 110, 136, 174, 200, 231, 267, 298, 327 et 358. — *L'Ange de la Charité*, 17. — *Le Droit d'Aïnesse*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 37, 70, 115, 141, 170, 205, 237, 272, 303. — *Le Roman dans le mariage*, par M. H. Violeau, 40. — *Le Champ de Terreur*, par M<sup>me</sup> A. Boigontier, 49. — *Regnault Fitz Othon*, par M<sup>me</sup> la comtesse de la Rochère, 53. — *La Toilette de Bal*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 76. — *La Bohémienne*, vaudeville en un acte, par M<sup>me</sup> A. Boigontier, 145. — *Le Parapluie*, par M<sup>me</sup> A. Boigontier, 208. — *Petit Traité sur les Épingles*, par M<sup>me</sup> de Stoltz, 240. — *L'Ane astrologue*, par M<sup>me</sup> Brockphier, 245. — *Plaisirs d'automne*, par M<sup>me</sup> de Stolz, 275. — *Une Aventure de Van-Dick*, par M<sup>me</sup> Brockphier, 278. — *Lettre d'une Hultre*, par M<sup>me</sup> A. Boigontier, 279. — *Marguerite*, par M<sup>me</sup> la comtesse de la Rochère, 308, 332 et 363.

### POÉSIE.

*Le Rêve de la Vierge*, page 24. — *Le Baptême de la Poupée*, par M. A. Deplanck, 54. — *A mes Enfants*, par E. Vignon, 88. — *La Luciole et la Violette*, par A. Deplanck, 120. — *Les Oiseaux de Pauline*, par A. Deplanck, 150. — *Chant de dormir*, par M. E. Ortolan, 214. — *Elle va par ci, elle va par là*, par M. E. Duneaux, 246. — *Le Cerf volant*, par M. V. Delerue, 280. — *La Mer*, par M. Louis Veillot, 344.

### ÉNIGMES HISTORIQUES.

ÉNIGMES. — Pages 24, 89, 149, 216, 280 et 342.

EXPLICATION. — Pages 33, 104, 161, 226, 295 et 353.

### REVUE MUSICALE, par M<sup>me</sup> LASSAVEUR.

Pages 25, 56, 89, 120, 150, 183, 215, 247, 281, 313, 345 et 374.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Plum-Cake*; du choix de la volaille, 57. *Wedding-Cake*, 91. — *Beignets de crème, crème bachelique*, 122. — *Bischof d'orange, au lait; confitures d'oseille*, 152. — *Soupe aux groseilles, pouding aux fruits, confiture de citrouilles*, 217. — *Conserves de petits pois; sauce Victoria, pour le poisson*, 249. — *Colelettes de veau glacées; confitures de ménage; Remède contre la maladie des rosiers; Eau dentifrice*, 282.



— Récolte du fare breton; raisins à l'eau-de-vie; crème d'amandes; eau balzamique pour les dents, 315. — Poulet en chaud-froid; sauce au fumet de gibier; riz glacé, 346.

#### CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 27, 58, 91, 122, 152, 185, 217, 249, 282, 315, 347, et 375.

#### ÉPHÉMÉRIDES.

Translation de la grande cloche du Kremlin, 23 février 1819, page 63. — Renonciation de Charles-Quint à l'empire, 12 mars 1558, p. 96. — Mort d'Arthur de Bretagne, 3 avril 1203, p. 128. — Mort de Louis XIII, 15 mai 1643, p. 159. — Mort du comte Ugolin, 1<sup>er</sup> juillet 1288, p. 224. — Introduction de la soie en Europe, 5 août 1575, p. 255. — Meurtre de Jean Sans-peur, 10 septembre 1419, p. 288. — Mort du maréchal de Montrevel, 1<sup>er</sup> octobre 1716, p. 320.

#### MOSAÏQUES

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 224, 256, 288, 320, 352 et 380.

#### RÉBUS

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

Au bout du fossé la culbute, page 32. — Acheter à crédit, c'est payer deux fois, 64. — Comme on fait son lit on se couche, 96. — Le Mensonge va plus vite que la Vérité, 128. — Personne ne sait ce que la fortune lui garde, 160. — Qui m'aime aime mon chien, 192. — Un clou chasse l'autre, 224. — Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre, 256. — Qui perd pêche, 288. — A cheval donné, on ne regarde pas la dent, 320. — Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs, 352. — A force de lumières on devient aveugle, 384.

#### GRAVURES NOIRES.

L'Eglise Saint-Marc à Venise, dessinée et gravée par MM. Rouargues frères, page 1<sup>re</sup>. — Le passage du Bac, dessiné par Nargeot fils, d'après Berghem; gravé par Nargeot père, 97. — La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Martine, dessiné par Nargeot fils, d'après Piètre de Cortone, gravé par Nargeot père, 193. — Le Concert, dessiné par Nargeot fils, d'après Terburg, gravé par Nargeot père, 289.

#### GRAVURES DE MODES

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321 et 353.

#### IMITATIONS D'AQUARELLE, TAPISSERIES, FILETS, ET AUTRES TRAVAUX EN COULEURS.

JANVIER. Calendrier de l'année 1860.

FÉVRIER. Imitation de vitrail. — Grande planche double, imprimée en bleu, contenant 20 modèles divers de filet et crochet.

MARS. Bande de tapisserie pour portières, fauteuils, chaises, etc.

MAI. Modèle de tapisserie pour écran, dessus de buvard, coussin, chaise, etc.

JUIN. Deux modèles de tapisserie pour bordures, écrans, porte-cartes, etc.

JUILLET. Premier quart d'un abat-jour chinois.

AOUT. Deuxième quart de l'abat-jour chinois. — Deux modèles de tapisserie pour écran, dessus de table, coussin, sac de voyage, etc. Grande planche imprimée en bleu, donnant 28 modèles divers de filet et crochet.

SEPTEMBRE. Troisième quart de l'abat-jour. — Un modèle de tapisserie pour écran, coussin, dessus de table, sac de voyage, etc.

OCTOBRE. Quatrième quart de l'abat-jour chinois. — Petite feuille sur papier chamois, contenant les têtes des personnages de l'abat-jour.

NOVEMBRE. Un écran. — Un modèle de tapisserie.

DÉCEMBRE. Le pendant de l'écran de novembre. — Un porte-lettres sur papier Bristol, avec guirlande de fleurs et oiseaux.

#### BRODERIES ET PATRONS.

Douze planches, dont six doubles; les deux imprimées recto et verso. — Deux grandes planches, une rose et une bleue, donnant les patrons-grandeur naturelle, et chaque pièce distincte des autres. — De deux mantelets d'été et d'hiver, et les patrons réduits de huit autres mantelets, quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

#### MUSIQUE.

JANVIER. *Trilby*, quadrille par M. D. Gaillardy. — *En avant, marche!* polka, par M<sup>me</sup> S. de Vill garde.

MARS. *Mélodie* pour piano et violon, par A. Bessems. — *Amélie*, polka. — *Invocation à la Vierge*, Paroles de M. P. Leguy, musique de M. F. Lentz.

MAI. *La Bohémienne*, vaudeville en un acte, paroles de M<sup>me</sup> A. Boisgontier (voir le texte du numéro de mai), musique de M. A. Rocheblave.

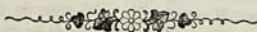
JUILLET. *Le Papillon*, mélodie; paroles de M. A. de Lamartine, musique de Just Gélady. — *Chanson Polonaise*, fantaisie pour le piano, par Edouard Wolff. — *Ave Maria*, pour soprano et ténor, par A. Castegnier.

SEPTEMBRE. *Chant de Mai*, par M<sup>me</sup> J. Martin. — *Songe de félicité*, romance sans paroles, par J. Baur.

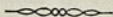
NOVEMBRE. *Fragment d'un hymne à la sainte Vierge*, composé au dixième siècle par saint Adalbert, accompagné pour piano et orgue, arrangé par A. Sowiński. — *Souvenirs d'Évian*, par C. Castellin.



# JOURNAL DES DEMOISELLES



## L'ÉGLISE SAINT-MARC A VENISE



Lorsqu'on approche de Venise, et qu'on voit surgir du sein des eaux les trente ou quarante clochers de ses églises et de ses monastères, l'œil distingue parmi eux, à leur masse imposante, les cinq coupôles de la cathédrale de Saint-Marc, dont l'architecture byzantine ferait croire au voyageur qu'il contemple la reine du Bosphore et non celle de l'Adriatique, Constantinople et non Venise. Ces dômes paraissent porter dans les nues les souvenirs de l'histoire de cette fière république, si longtemps souveraine des îles de la Grèce, et qui, un instant même, voulut faire de Byzance sa ville capitale.

Rien n'est plus beau que Saint-Marc, soit que du milieu de la mer on suive ses lignes majestueuses, soit qu'on les voie de la place dont elles complètent la magnifique décoration. Les voûtes ou arceaux de la façade s'appuient sur 292 colonnes, placées sur deux rangs. Au premier rang on en compte 128; au second, 164. Au centre de celles-ci, du côté de la porte principale, il en est huit de porphyre, d'une beauté toute particulière et d'une grande valeur; les autres sont en marbres précieux. Cette façade a cinq porches donnant dans l'église et deux conduisant sous les galeries extérieures latérales. Ces porches soutiennent un entablement sur lequel s'élèvent les quatre chevaux de bronze, ouvrage de Lysippe, que le sénat romain fit attacher au char doré qui surmontait l'arc de triomphe érigé à Néron. Constantin transporta ces chefs-d'œuvre à Constantinople, et les Vénitiens s'en emparèrent lors de la prise de cette

ville par les croisés. Au-dessus des chevaux on voit le lion emblématique de Saint-Marc, avec ces mots : *Paix à toi! Marc, mon Évangéliste*. — Saint Marc était, on le sait, le patron de la république, et son nom, son image, son symbole se trouvent partout à Venise.

On entre dans l'église par cinq portes d'airain, qui, d'après l'opinion commune, ont appartenu à Sainte-Sophie de Constantinople. L'aspect intérieur de l'édifice est d'une majesté inexprimable. Il forme une croix grecque, et, au milieu de ses sombres profondeurs, on voit éclater l'or et les pierreries des autels, le marbre des tombeaux où reposent les Doges et les membres du Sénat, et les mosaïques byzantines qui animent les voûtes et les coupôles. — Trente-six colonnes de marbre noir soutiennent les voûtes; une précieuse mosaïque, tapis de pierres rares entremêlées de dalles tumulaires, couvre le sol. Au milieu de ce pavé, l'on voit un emblème curieux représentant deux coqs assaillant un renard et lui arrachant sa proie. C'est un souvenir des anciennes guerres d'Italie, et l'on a voulu symboliser, par là, Charles VIII et Louis XII dépouillant Louis Sforce du duché de Milan qu'il avait usurpé. À l'entrée de l'église, un morceau de porphyre indique la place où l'Empereur Frédéric Barberousse se prosterna aux pieds du souverain pontife, Alexandre III, et se releva réconcilié.

La mosaïque, art byzantin que les Vénitiens se sont heureusement approprié, laisse voir ses pages



les plus remarquables sous les coupes de Saint-Marc. Là, sur un fond d'or, s'élançant, frappants de vie et de vérité, les Prophètes et les Évangélistes, grandes et sévères figures, et les visions de l'Apocalypse, reproduites avec une fougue et une animation effrayantes. Ces tableaux, composés de marbres, d'émaux et de verre, luttent avec les toiles des grands maîtres, les Titien, les Tintoret et les Jean Bellin. Les murs et parois sont tous recouverts de tables de marbre. Mais c'est dans le sanctuaire que la ville des Doges s'est plu à étaler ses richesses. Le maître-autel possède un rétable qui, connu sous le nom de *pala d'oro*, est très-célèbre. La *pala d'oro*, que l'on ne découvre que les jours de fête, est une magnifique peinture en émail, sur lames d'or et d'argent, et richement ornée de ciselures. Le doge Pietro Orseolo fit faire ce travail à Constantinople (976), d'où il ne fut rapporté à Venise que sous Ordelafo Faliero (1105). En 1105, 1209 et 1343, il fut successivement augmenté et enrichi par les artistes vénitiens. Il représente des scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que de la vie de saint Marc. — Ce maître-autel est surmonté d'un baldaquin de *verde-antico* que supportent quatre colonnes de marbre grec, travail byzantin du onzième siècle. Les armoiries des Doges exécutées en argent ornent les parois du chœur; c'est un don que les princes de Venise faisaient en mourant à l'église de Saint-Marc, de même qu'ils léguaient leur portrait pour être placé dans la salle du Conseil, et un tableau où ils étaient représentés à genoux devant la Sainte Vierge, pour être placé à la volonté du Sénat.

Dans la chapelle du Saint-Sacrement, quatre colonnes d'albâtre oriental soutiennent un vase précieux qui renferme une relique de saint Marc, évangéliste, protecteur de la ville (1). Les perles, les diamants sont jetés comme une pluie sur les glorieux ossements du héraut de la Bonne Nouvelle. Un très-ancien évangélaire, que l'on croit écrit de la propre main de saint Marc, est rangé au nombre des reliques; on a remarqué comme une chose extraordinaire, que ce manuscrit était tracé sur papier de coton. Il faisait partie du trésor de Saint-Marc. Ce trésor se divise en deux parties : dans celle de gauche on voit les reliques, et dans celle de droite les objets d'art. La richesse actuelle de ce trésor n'est nullement comparable à ce qu'elle a été; la plupart des travaux précieux en or, pierres fines, perles, etc., qui la constituaient jadis, et dont l'origine était presque exclusivement orientale, ont disparu. Parmi les objets d'art, on remarque une foule de calices, coupes, vases sacrés, le glaive du doge Morosini, le corne ducal que les Doges portaient à leur avènement, les couronnes des royaumes de Chypre et de Candie, si longtemps soumis à la république; des ornements et des bijoux dont le vieil historien Commines a fait une curieuse

description; un vase de cristal de roche qui avait appartenu aux empereurs grecs et des reliquaires précieux, la plupart enlevés aux églises de Constantinople. Tout retrace dans l'église de Saint-Marc le passé glorieux de Venise; ses trésors sont des trophées de victoire; dans ses caveaux dorment les princes, les magistrats, les guerriers de cette puissante république; leurs épitaphes et leurs statues sont un cours d'histoire, et la disposition même du saint édifice rappelle les églises de l'Orient, l'Orient où Venise a régné. On y remarque la chapelle de *Maschi*, dont l'accès était interdit aux femmes, diverses places pour les divers ordres du clergé; un ambon, un jubé, des chapelles pour les néophytes et les catéchumènes; le rite grec-romain revit là dans sa primitive beauté, et contribue à donner à l'église de Saint-Marc un caractère étranger, que n'offrent pas nos cathédrales gothiques, qui ne diffèrent entre elles que par les détails de l'architecture et de l'ornementation.

L'église de Saint-Marc remonte au IX<sup>e</sup> siècle; elle fut fondée par Vitale Faliero, et réédifiée au X<sup>e</sup> siècle, par le Doge Pierre Orseolo.

Le fondateur repose sous le vestibule du temple qu'il éleva à Dieu et à saint Marc; non loin de son tombeau, on voit celui de Domenico Morosini, qu'il lustra la conquête de Corfou, en 1149, et celui de Bartolomeo Gradenigo, célèbre dans les annales vénitiennes. L'église est desservie par vingt-quatre chanoines, qui étaient jadis à la nomination du Doge.

On remarquera, dans la gravure que nous donnons, l'exactitude et la couleur locale des personnages qui sillonnent la place de Saint-Marc. On y voit une de ces porteuses d'eau du Tyrol, qui sans cesse parcourent, pieds nus, les dalles qui mènent aux citernes d'eau douce; des prêtres, des chanoines, des dames, et jusqu'aux nuées de colombes, qui voltigent sur les coupes de l'église, et que les Vénitiens nourrissent depuis des siècles. A ces colombes se rattache aussi un souvenir historique : Louis XII, après la bataille d'Agnadel, nous des intelligences dans Venise, espérant gagner par la trahison cette ville que la nature a si bien défendue. Une dame italienne, avertie des projets du roi, prit un pigeon apporté de Venise, lui attacha un billet sous l'aile et le lança dans les airs. L'oiseau fidèle s'abattit sur la place Saint-Marc, au moment où un membre du Conseil des Dix sortait du palais ducal. On le lui apporta; il lut le billet... et l'armée française, arrivant devant Venise, la trouva en bon état de défense. Louis XII fit braquer six canons, et tirer six volées à coups perdus, « afin qu'il fût dit que le roi Louis XII avait canonné la ville imprenable de Venise. »

Le Sénat ordonna que la colombe et ses descendants seraient nourris à perpétuité aux frais de la ville. On voit sans cesse leurs images blanches tournoyer au-dessus de la place de Saint-Marc, et se reposer tour à tour sur les toits du palais des Doges et sur les dômes de la basilique. De ces deux édifices, l'un, consacré à la grandeur temporelle, n'est plus qu'un désert que hantent les fantômes du passé; l'autre, consacré à la religion, semble participer de sa force immuable et de sa radieuse immortalité!

(1) Le corps entier du saint Évangéliste appartient à Venise; derrière le maître-autel, on voit une plaque en marbre blanc avec une inscription en cristal indiquant que le 7 mai 1811, le corps de saint Marc a été transporté là, de la chapelle souterraine où il reposait auparavant.



## BIBLIOGRAPHIE.

### DICTIONNAIRE UNIVERSEL

#### DE LA VIE PRATIQUE

#### A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE.

Rédigé avec la collaboration d'auteurs spéciaux.

Par M. G. BELÈZE (1).

Si, pour atteindre la perfection de la vie morale, il suffit d'écouter les avis simples et droits de la conscience et de la religion, il n'en est pas de même de la vie pratique et matérielle; elle exige une foule de connaissances compliquées et diverses qu'une seule personne ne peut pas réunir. Voyez la série des petits événements dont se composent nos jours, et jugez à combien de sciences diverses il faut faire appel pour ne pas se trouver en défaut. — Il faut rédiger un acte sous seing privé : quelle en est la forme? On doit faire une demande administrative : quelle est la marche à suivre? Une légère indisposition éclate : quel régime et quel remède adopter avant la venue du médecin? On doit être parrain, témoin, on est invité à une fête : qu'exige de nous le code du savoir-vivre? On doit faire un envoi dans les pays étrangers : comment s'y prendre? On a quelques plantes précieuses : quels soins faut-il leur donner? On veut faire des provisions : quel est le meilleur mode de conservation? — N'est-il pas vrai que ces questions-là surgissent tous les jours, et qu'un ami qui, à chaque difficulté, aurait, pour les résoudre, une réponse juste, claire et précise, nous serait bien précieux? Or, le livre de M. Belèze est cet ami, ce guide presque infailible, dans les sentiers *ondoyants et divers* de la vie de tous les jours. Son livre est une encyclopédie des connaissances usuelles, dont chaque branche paraît traitée par un homme spécial, tant les définitions sont exactes, intelligibles et laconiques. Et quelle diversité! Ouvrons une ou deux pages au hasard. Voici la lettre E; elle fournit en deux pages les articles suivants : — *Eaux minérales (hygiène)*. — *Eaux navigables et flottables (législation)*. — *Eaux pluviales (agriculture)*. — *Eaux pluviales (législation)*. — *Eaux salées (contributions indirectes)*. — *Eaux et Forêts (administration)*. — *Eaux-Bonnes (géographie)*. — *Eau bénite (religion)*. — *Eau blanche (économie rurale)*. —

*Eau blanche (médecine)*. — *Eau de Botot (hygiène)*. — Vous voyez : voyageurs, propriétaires, fermiers, employés, malades, ménagères trouvent dans cette seule page des renseignements utiles. C'est le livre de tous, même des enfants, car on y trouve la description et les règles de leurs jeux; cependant un écolier nous a fait observer que, grave omission, le saut-de-mouton n'y figurait pas : nous constatons l'omission, mais sans la croire bien regrettable. Ajoutons ici, d'après deux étudiants, l'un en droit, l'autre en médecine, que d'une part, un décret de 1851, rend surannée la définition de la surveillance de la haute-police, et que, d'autre part, le mot *ricin* renvoie au mot *huile*, et le mot *huile* au mot *ricin* : ce sera toute la critique qui nous est permise. C'est un petit tribut payé à l'erreur, dans un volume de près de deux mille pages. Si, comme l'imprimeur Henri Estienne, M. Belèze offre une prime à quiconque l'aide à corriger ses livres, il n'a pas trop à compter avec nous.

M. Belèze a, du reste, merveilleusement choisi son sujet pour son époque, car le temps où nous vivons n'est pas précisément un temps de poésie, la science de la vie pratique est bien le cachet du dix-neuvième siècle, et ce bon ouvrage deviendra le koran des familles; on ne le lira peut-être pas tout entier, mais on le consultera souvent, et il prendra plutôt sa place sur la table, auprès de la lampe et non loin du foyer, que dans la bibliothèque. Charles Nodier, qui avait eu quelque part au dictionnaire de Boiste et à celui de l'Académie, disait : « Si un homme a mérité les galères, faites-lui faire un dictionnaire! » L'auteur de l'œuvre ardue qui nous occupe en ce moment, mérite bien une part de reconnaissance de ceux dont il sera le commode oracle et le discret conseiller.

Mais peut-être voudriez-vous quelques échantillons de ce livre tant vanté? Eh bien! ouvrons encore et jugeons par quelques spécimens. — « *KALEIDOSCOPE (jeux d'enfant)*. Voici de quelle manière sont disposées les différentes parties de cet instrument, qui est un joli jouet dont les effets sont bien connus de tous les enfants : dans un tube de métal ou de carton noirci intérieurement, sont placées deux lames de verre couvertes, sur leur seconde surface, d'un vernis noir ou simplement doublées de papier noir. Ces deux lames sont plus ou moins inclinées l'une à l'égard de l'autre, ou, en d'autres termes, elles forment ensemble un angle de 45 degrés environ, et sont maintenues d'une manière fixe dans cette position. L'une des extrémités du tube est fermée par une lame de verre blanc, recouverte d'une lame de carton, qui est percée à son centre d'une petite ouverture servant d'oculaire, c'est-à-dire que c'est là qu'on applique l'œil pour regarder. A l'autre extrémité du tube est un espace, une cer-

(1) Un très-fort volume in-4°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 14, Paris, 15 fr., par la poste, 18 fr. 50.



taine capacité comprise entre deux lames de verre, dont l'une, qui est un verre transparent, est placée à l'intérieur, et l'autre, qui est un verre dépoli, est placée à l'extérieur et ferme le tube. C'est dans cette capacité que doivent être placés les objets les plus divers : verres colorés, et de toutes nuances, petites feuilles de plantes, petits morceaux en dentelles et de papiers de couleurs, petits coquillages, etc., etc.

» On prend dans la main l'instrument ainsi confectionné, et le plaçant dans une position presque horizontale, l'extrémité étant tournée du côté de la lumière, on applique l'œil à l'oculaire : les petits objets viennent se réunir à l'angle formé par les deux lames de verre, ils se reflètent dans toutes les deux ; et, comme on les voit en même temps dans la boîte transparente, on aperçoit plusieurs images des objets disposés de la même manière. On n'a qu'à agiter un peu l'instrument et regarder de nouveau : les dessins sont changés, et on peut à chaque instant varier ses surprises ; mais en même temps, il est bien rare qu'on, reproduise un dessin qu'on a déjà obtenu.

» **COLLYRE (médecine domestique).** Avant de recourir à l'emploi des collyres proprement dits, on soulage les yeux rouges et enflammés en les lavant fréquemment avec de l'eau de guimauve, ou une légère décoction de têtes de pavot. Quand l'inflammation et la douleur persistent, on peut recourir au collyre suivant : eau distillée de roses, 90 grammes ; acétate de plomb liquide, 6 gouttes ; teinture de benjoin composée, ou baume du Commandeur, 12 gouttes. La plupart des autres recettes de collyres, contenant du sulfate de zinc et diverses substances, les unes astringentes, les autres résolutive, ne sont pas sans danger lorsqu'on s'en sert hors de propos ; il ne faut y recourir que lorsqu'ils sont prescrits par le médecin.

» **GRENADIER (Horticulture).** Dans la plus grande partie de la France, le grenadier ne peut être cultivé qu'en caisse, comme arbuste d'orangerie. Il lui faut une terre légère, assez substantielle, renouvelée tous les deux ou trois ans, et des arrosages abondants, pendant la floraison, qui a lieu en juillet et août, modérés le reste de la belle saison, presque nuls en hiver. On multiplie le grenadier à fleurs simples par le semis de ses graines ; les sujets de semis reçoivent la greffe des variétés à fleurs doubles. Pour déterminer le grenadier à fleurir, on pince les sommités des nouvelles pousses, lorsqu'elles ont atteint une certaine longueur. On possède deux variétés principales de grenadiers, le rouge et le jaune, dit improprement grenadier blanc, ayant chacun leur variété à fleurs doubles, seules cultivées comme arbuste d'ornement, et une sous-variété naine à fleurs rouges fort jolie, très-florifère.

» Les fleurs doubles du grenadier sauvage sont astringentes, et s'emploient en médecine ; elles se vendent chez les droguistes sous le nom de *balaustes*. On doit choisir de belles fleurs larges, entières, d'un rouge foncé, nettes de poussières et d'autres corps étrangers. — Les fruits du grenadier commun ou *grenades*, se mangent crues : on les égrène et on les saupoudre de sucre comme les fruits. La grenade est un fruit très-sain que l'on peut donner aux malades pour les rafraîchir.

» **PORNIC (Bains de mer).** Cette petite ville maritime, située sur les bords de l'Océan, dans le département de la Loire-Inférieure, au sud de la Loire, à 22 kilo-

mètres de Paimbœuf et 40 kilomètres de Nantes, dispute au port du Croisic l'honneur d'attirer la foule des baigneurs pendant la belle saison. On a le choix ou de se livrer hardiment à la mer, sur sa belle plage, ou de se retirer paisiblement dans les petites grottes naturelles qu'offrent les rochers de la côte ; on y est à l'abri du vent et des lames. Les étrangers peuvent se loger soit au grand établissement des bains, où l'on trouve toutes les commodités de la vie élégante, et tous les genres de distraction désirables, soit dans les maisons de la ville, que la plupart des habitants abandonnent aux baigneurs pendant l'été. Le prix d'une chambre varie de 30 à 60 francs par mois ; celui d'un appartement complet, à plusieurs lits, de 150 à 200 francs. On trouve à se nourrir à des prix fort modérés.

» On se rend de Paris à Pornic par le chemin de fer d'Orléans (ligne de Paris à Nantes). Prix des places jusqu'à Nantes : Première classe, 47 fr. 80 cent ; deuxième classe, 35 fr. 85 cent. A Nantes, on trouve aisément des voitures qui conduisent à Pornic.

» Le vieux château de Pornic a été transformé en une charmante habitation. Ses tours, qui ont été conservées, et les jardins qui ombragent ses antiques murailles, décorent le bord de la mer. Une promenade pittoresque conduit de Pornic à une source minérale ferrugineuse, située au bord de la mer, à un kilomètre de la ville. Les érudits peuvent visiter dans les environs plusieurs monuments druidiques.

» Les petits villages de la Bernerie, du Porteau, de la Plaine, de Préfaill, le Port du Cormier, Saint-Michel, etc., etc., qui entourent Pornic, sont aussi le rendez-vous des baigneurs qui préfèrent la solitude aux endroits trop fréquentés.

» **PRONONCIATION (Défauts de).** Les défauts de prononciation, tels que le balbutiement, le bégaiement, le bredouillement, le grassement sont dus à de mauvaises habitudes, ou à des maladies locales, ou, à des vices de conformation des organes qui contribuent à l'action de la parole. Dans le premier cas, ces défauts peuvent toujours être corrigés ; dans le second, ils cessent avec leur cause, quand, par un traitement régulier, l'affection qui avait entravé la prononciation est guérie ; dans le troisième cas, il faut avoir recours à la science du chirurgien, laquelle, bien souvent, opère des guérisons inespérées. Il est très-important que les enfants, quand ils commencent à parler, soient entourés de personnes qui prononcent bien, et qu'ils s'habituent ainsi à articuler les mots comme ils doivent l'être. Rien de plus contraire au bon sens que la contumace vulgaire de dénaturer certains mots pour en rendre la prononciation plus douce et plus facile. — La *blésité*, défaut qui consiste à prononcer la lettre J comme la lettre Z, à substituer une consonne douce à une autre plus rude, vient trop souvent de la mère ou de la nourrice. Ce défaut a fait partie du suprême bon ton, au commencement de ce siècle ; c'était la mode de prononcer *bizou* au lieu de *bijou* ; *paole d'honneur* au lieu de *parole d'honneur* ; le ridicule a fait justice de la mode, mais, bien des années après, beaucoup de gens n'avaient pas perdu l'habitude de *blésir*. La *blésité* peut être corrigée par un procédé fort simple et d'un effet certain. On fait écrire une série de mots commençant par la lettre J, *jaloux, jambe, j'aime* ; dans ces mots la consonne J est remplacée par une autre, D par exemple, et l'on exerce à



prononcer *d'aloux*, *dambe*, *daïme*, puis on fait lire un livre quelconque, en faisant prononcer tous les J comme des D. Dans un second exercice, le D est accompagné d'un E; on prononce *d'aloux*, *d'ambe*, *d'ême*. Au troisième exercice, le D est accompagné du J; on prononce *djambe*, *djaloux*, *dj'aime*. Au quatrième, on essaie de faire dire : *j'aloux*, *j'ambe*, *j'aime*. Par la répétition patiente de ces exercices, la prononciation revient à son état normal.

» Le *grassement*, défaut qui consiste à prononcer mal et avec difficulté certaines consonnes, et particulièrement la consonne R, peut être corrigé par des exercices analogues. Si la mauvaise prononciation tient, comme on l'observe quelquefois, à l'absence de dents sur les côtés de la mâchoire, le moyen curatif est fort simple : il faut remplacer les dents qui manquent.

» Il y a dans le *bredouillement* une simple précipitation de la parole, qui la rend peu distincte : une émotion plus ou moins vive, la timidité produisent souvent ce défaut chez les enfants. Ce n'est alors que par occasion que ce défaut se produit; l'âge, l'habitude du monde le corrigeront naturellement. Mais s'il est continu, il faut avoir recours à des moyens hygiéniques employés avec persévérance, tels que la lecture à haute voix, la récitation lente, le chant. Le bredouillement provient encore assez souvent de l'habitude qu'on laisse contracter aux enfants de lire ou de répéter leurs leçons avec une volubilité telle qu'ils mangent la moitié des mots : indiquer cette cause, c'est dire assez ce qu'on doit faire pour y porter remède.

» Le *balbutiement* est un défaut qui rend la prononciation hésitante, entrecoupée et peu distincte. Il peut être corrigé par les mêmes moyens que le bredouillement.

» Il y a des enfants qui *nasillent*, c'est-à-dire qui parlent du nez, au lieu de faire sortir les sons distinctement par la bouche. Ce défaut est quelquefois naturel, et les enfants se corrigent, sans moyens particuliers, à mesure que la prononciation se forme, à moins qu'il n'y ait un vice de conformation du palais, auquel cas la chirurgie seule peut réparer l'oubli de la nature. Ce défaut peut être aussi accidentel, comme il arrive quand les amygdales prennent un grand développement; dans ce cas encore, les moyens applicables sont du ressort de la médecine.

« SEMAINE SAINTE (*religion*). Elle commence le Dimanche des Rameaux; ce jour-là, on bénit dans toutes les églises des palmes vertes, qui sont conservées dans les familles chrétiennes jusqu'à l'année suivante. Les rameaux devraient être de branches de palmier ou d'olivier, parce que cela est plus conforme à la vérité historique, mais comme ces arbres sont rares, on y supplée, suivant les pays, par des branches de laurier, de buis, de houx ou d'autres arbres verts. Il suffit de les tenir à la main pendant la bénédiction. On doit les brûler lorsque vient l'époque où ils sont renouvelés.

» Les offices de la Semaine sainte ne sont pas obligatoires; ils ne sont que recommandés aux fidèles, qui y assistent généralement, surtout le jeudi et le vendredi saints.

» La Semaine sainte est exceptée des dispenses ordinaires du carême; il faut, si on en a besoin, se pourvoir d'une permission particulière.

Ces extraits pourront faire juger de la rectitude et de la méthode de cet excellent livre. Et que de sujets

nous n'avons pu même indiquer ! les arts d'agrément, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, dans leurs applications usuelles; l'économie domestique dans toutes ses branches, la science agricole, les lois dans leur usage pratique, toutes les notions utiles, tous les renseignements, dont le besoin se fait sentir chaque jour, sont renfermés dans cet ouvrage, encyclopédie véritable en un seul volume, et qui peut suppléer toute une bibliothèque de traités *ad hoc* et de manuels spéciaux. Le titre étendu du *Dictionnaire*, qui promet des renseignements en matière de *Religion*, d'*Éducation*, de *Législation* et d'*Administration*, de *Finances*, d'*Industrie* et de *Commerce*, d'*Économie domestique*, d'*Économie rurale*, d'*Exercices du corps* et de *Jeux de société*, ce titre, qui a l'air d'un ambitieux programme, n'est, au contraire, qu'un humble et fidèle compte rendu.

M. B.

## PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION

Par CH. ROZAN (1).



Ce titre est plus juste encore que piquant : combien, en effet, dit-on de choses dont on ignore l'origine et parfois le sens véritable ? Proverbes, dictons, axiomes ont pris droit de cité dans la conversation, mais parmi ceux qui s'en servent, il en est peu qui pourraient citer leurs lettres de naturalisation, et souvent l'on demande : d'où vient telle expression ? sans que nul, même parmi les doctes, puisse répondre. M. Rozan, frappé de ces petites ignorances, a fait des recherches, et il a découvert le *pourquoi* de grand nombre de locutions; il a trouvé souvent des origines curieuses, la plupart perdues dans la nuit des temps. Parmi les proverbes et les aphorismes, les uns remontent, comme le noble jeu de l'oie, jusqu'aux Grecs; les autres, tel que le mot : *passer le Rubicon*, se défilent des *Ides de Mars* se trouvent dans l'histoire romaine; d'autres prennent leur source dans les usages chevaleresques, ou retracent quelque anecdote familière à nos aïeux, mais dont la tradition s'est perdue en chemin. Citons deux ou trois exemples qui donneront une idée de ce joli livre.

UN *OLIBRIUS*. — Parmi les noms qui sont passés de l'histoire dans la langue, il faut distinguer entre les plus obscurs, celui d'Olibrius. C'est le nom qu'on donne, dans la conversation familière, à l'homme, étourdi et sans valeur qui veut faire l'important. Quand on a dit : c'est un *olibrius*, on a résumé toute une série d'injures. Anicius Olibrius était un sénateur romain qui fut proclamé empereur par surprise, en 472, et que son incapacité fit descendre du trône après un règne de trois mois. — Mais il est un autre *Olibrius* qui a bien mérité qu'on prît aussi son nom en mauvaise part; c'est celui que rappellent les commentateurs de Molière, à propos du vers :

« Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocents. »

(1) Chez Lacroix-Comon, quai Malaquais, 15. Un volume in-12. Paris 2 fr. Par la poste 2 fr. 25 cent.



« Suivant une vieille légende, dit M. Aimé Martin, Olibrius, gouverneur des Gaules, ne pouvant toucher le cœur de sainte Reine, la fit mourir. Le martyre de cette sainte fut plus tard le sujet d'un grand nombre de mystères qui plaisaient beaucoup au peuple. Olibrius y était représenté comme un fanfaron, un glorieux, un *occiseur d'innocents*; de là l'expression proverbiale : *faire l'Olibrius*, pour faire le faux brave, etc., etc. »

CHARDONNIER EST MAÎTRE CHEZ LUI. — Ce proverbe est une variante de l'ancien dicton rimé :

Par droit et par raison  
Chacun est maître en sa maison.

dont un charbonnier aurait fait, à ce que l'on raconte, une assez brutale application, un jour qu'il donna l'hospitalité au roi François I<sup>er</sup>. — Le roi, s'étant égaré à la chasse, se réfugia dans la cabane d'un charbonnier. Le maître de la maison était sorti; mais sa femme fit asseoir l'étranger et le pria de se chauffer en attendant son mari et le souper. Une heure après, le charbonnier rentra, fatigué et affamé. Au moment de prendre place pour le repas, il s'empara de la seule chaise de la maison et s'y installa sans façon, en disant à son hôte : « Chacun est maître chez soi. » Le roi se contenta gaiement d'une sellette aussi dure que peu commode. Notre charbonnier fit manger de la venaison à François I<sup>er</sup> en lui recommandant de ne pas le dire *au grand nez* (c'est ainsi que, dans le peuple, on désignait le roi), et le pauvre homme ne fut pas peu confus en apprenant, le lendemain, que son proverbe et sa recommandation s'étaient adressés au roi lui-même.

ÊTRES DE LA MAISON. — Connaître les êtres de la maison, c'est connaître les portes, les escaliers, les couloirs, les issues, en un mot la distribution d'une maison; c'est pouvoir dire avec Acomat :

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Êtres, qui s'est longtemps écrit *attres*, a pour origine, dans cette locution, le mot latin *atria*, dans le sens de demeures.

REVENIR À SES MOUTONS.

Or, laissant tout cecy, retourne à nos moutons,  
Muse, et sans varier, dy-nous quelques sonnettes.

Retourne à nos moutons, c'est-à-dire sache revenir à la question. Ce proverbe est pris de la farce de Pathelin. Le drapier Guillaume a été volé, par l'avocat Pathelin, de six aunes de drap, et par Agnelet, son berger, de vingt-six moutons; Guillaume veut faire pendre son berger. Au moment où il l'accuse devant le juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet; préoccupé de son drap en même temps que de ses moutons, il fait une confusion plaisante dans ses réponses :

LE JUGE.

Sus, revenons à nos moutons.  
Qu'en fût-il ?

LE DRAPIER.

Il en prit six aunes  
De neuf francs.

Le juge se creuse la tête pour comprendre, et il répète toujours à Guillaume, de laisser là ce drap et de revenir à ses moutons.

RÉJOISSANCE. — En attendant que le rêve de la poule au pot pût se réaliser, Henri IV avait voulu que le peuple pût au moins manger du bœuf, et pour cela, il avait décidé, sur la proposition du prévôt des marchands, Miron, que, vu le prix extraordinaire de la viande, les morceaux de qualité inférieure seraient vendus sans os. On stipula en même temps, pour que les marchands n'eussent pas à souffrir de cette mesure, que ces os seraient ajoutés à la vente, à tous les morceaux de qualité supérieure. Ces fameux os devenaient ainsi une charge de moins pour les pauvres, une charge de plus pour les riches; ils furent pour le peuple un motif de *réjouissance*... Le nom leur en est resté.

J'en passe, et des meilleurs, en fait d'exemples; mais ce peu de citations prouveront que les recherches de M. Rozan ont abouti à des découvertes utiles, ingénieuses, et qui donnent une sorte d'intérêt à des locutions qui nous semblent étranges, si ce n'est triviales. Il est bon de connaître les origines de la langue dont on se sert.

## ROSA FERRUCI

### SES LETTRES ET SA MORT

Par M. l'abbé H. PERREYVE (1).

Quelle était cette jeune fille, inconnue au monde, dont les parents et les amis éplorés ont cru devoir publier les lettres et raconter la mort ? Pendant sa vie, elle n'a cherché que l'obscurité; pourtant, alors même, les habitants de Pise, sa ville natale, la regardaient avec une sorte d'admiration religieuse, née de la sainteté de sa vie, de la grâce de ses vertus et de l'éclat de sa rare intelligence. Rosa était fille d'un célèbre professeur de l'université de Pise; sa mère est connue en Italie par de charmantes poésies et de remarquables écrits sur l'éducation. La belle organisation intellectuelle de l'enfant reçut une culture, rare en Italie, rare en France même: Rosa connaissait les langues anciennes et modernes; elle lisait, dans leur idiome, Dante, Virgile, Bossuet, Klopstock, Milton; mais elle était plus modeste encore que savante, plus simple que spirituelle, et ses aimables qualités de cœur faisaient oublier et pardonner les dons si rares de son esprit. « Je laisse aux âmes pieuses, dit son biographe, le soin de deviner tout ce qu'il y avait de douceur, de pureté, d'obéissance, de modestie, de noble et angélique dévotion dans une telle âme. Je ne parlerai que de sa charité. Depuis les pauvres oiseaux que, tout enfant, elle nourrissait pendant l'hiver, jusqu'aux pauvres mendiants de Pise qu'elle secourait aux dépens de sa toilette et de son plaisir; jusqu'aux pauvres tombes délaissées, auxquelles elle portait des fleurs, parce que, disait-elle, les tombes abandonnées me font compassion : tout ce qui était pauvre la regardait. Pendant un rude hiver, ses pa-

(1) Chez Charles Douniol, 29, rue de Tournon. Un petit volume, Paris, 80 centimes; par la poste, 90 centimes.



rents s'aperçurent qu'elle ne mangeait plus de pain à ses repas, bien qu'elle choisit toujours pour elle le plus gros morceau. On faisait semblant de n'avoir pas compris; elle répondit tout en rougissant : « Ai-je mal fait ? Vraiment, je ne pensais pas mal faire. Mais le pain est si cher cette année, cela faisait pour un pauvre de plus. »

Cette aimable enfant, enlevée si vite, avait laissé trois correspondances : l'une en italien, les deux autres en français et en allemand. Ses parents, à la prière de quelques amis éclairés et pieux, ont publié un choix de ces lettres, et un ecclésiastique français, M. l'abbé Perreye, qui avait connu Rosa et l'avait vue dans sa famille, a traduit de l'italien les lettres qu'elle avait adressées à son fiancé, jeune homme digne d'elle, et à qui elle écrivait, sous les yeux de sa mère, avec une confiance fraternelle. Cette correspondance, en révélant la grande et charmante intelligence de Rosa, montre aussi de quel rayon céleste son âme était éclairée. A travers ses joies, ses espérances, les fêtes de ses noces, les rêves de l'avenir, cette pieuse jeune fille voyait toujours Dieu. Son bonheur embellissait la terre, mais la terre embellie lui rappelait aussitôt le ciel, et la jeune Italienne offre le rare et touchant modèle de l'humilité dans la science, et de la piété dans le bonheur. Elle s'est sauvée et sanctifiée au milieu d'un double écueil : le savoir qui mène à l'orgueil, la félicité de la terre qui mène à l'égoïsme. Mais aussi quel noble amour de la perfection dans cette âme, et quelle haute idée elle a de tous ses devoirs ! Elle écrivait à son fiancé avec la chaste familiarité de sa langue et de son pays :

« Oserai-je te dire, Gaetano, ce que je pense de notre futur état ? Nous devons d'abord, comme nous l'avons dit tant de fois, avoir toujours présente à l'esprit la volonté de Dieu, l'accomplir en toutes choses, lui être toujours soumis du fond du cœur. Nous n'aurons, n'est-ce pas ? qu'un cœur et qu'une âme pour servir Dieu ; mais je veux aussi que nous n'ayons qu'un cœur pour aimer nos chers parents. Quelle ingratitude serait la nôtre, si, dans notre bonheur, nous allions oublier ceux qui nous ont fait tant de bien, ceux qui nous ont aimés avant que nous ayons pu savoir qu'au monde il y eût un amour ! Efforçons-nous de si bien ordonner les affections de nos cœurs, que nulle d'entre elles ne soit étouffée par les autres, mais que toutes, formant comme une douce harmonie, s'élèvent vers Celui qui nous a créés et pour qui nous devons vivre. Que Lui seul soit la fin de nos actions et de nos pensées ; alors la fatigue ne surmontera jamais notre courage..... »

« ..... Je ne saurais te dire quel plaisir c'est pour moi de perdre mon regard dans le profond azur des belles matinées dont l'aura è dolce senza mutamento, et des beaux soirs, alors que les étoiles semblent parler, et dire dans une langue sacrée la sagesse de Dieu. La campagne fait du bien à l'âme. Je me dis souvent : Que sera donc le ciel, s'il y a tant de beauté dans cette pauvre terre, où nous sommes moins habitants que voyageurs ?..... La veille de la Saint-Jean, tout Florence était illuminé. Tout le monde regardait avidement les illuminations, mais personne ne pensait à admirer le plus bel ornement de la fête : je veux dire la lune, dont la tremblante lumière se reflétait dans l'Arno, et grandissait sans mesure les ombres des arbres. »

« Encore des tristesses, Mathilde est morte (1) ! Hélas ! comme nous nous aimions ! c'était un ange ! C'est nous qui souffrons, car pour elle c'est tout bonheur d'avoir quitté la terre ! Elle n'a pas fait entendre une plainte ; elle a trouvé dans l'amour de Dieu toute force et toute paix. Son âme s'ouvrait si facilement à la joie ! La veille de sa mort elle voit un bouquet de fleurs : « Que de belles choses a faites notre Dieu ! dit-elle seulement. » On voulut annoncer à son père la gravité de son état. Elle s'y est constamment opposée, pour épargner à son pauvre père le déchirement du dernier adieu. Voilà des exemples ! »

« Vraiment, il faut toujours être prêt à mourir quand et comme Dieu veut, et l'aimer, Lui, infiniment plus que toutes les choses de ce monde, qui passent avec notre frêle existence. Notre âme immortelle n'est pas faite pour cette terre, où tout n'est que brève, dispersion, changement : par le fond même de sa nature, elle demande le ciel. Pour moi, vive ou morte, en ce monde ou en l'autre, je serai toujours à toi, mon Gaetano, dans l'amour que Dieu connaît et bénit. »

Cette lettre est la dernière qu'elle a écrite Rosa Ferruci. Le pressentiment du ciel s'y trouvait déjà ; elle semble avoir entendu l'appel de Dieu. Cette lettre ne rappelle-t-elle pas le célèbre entretien que saint Augustin eut avec Monique, sa mère, peu de jours avant celui où elle s'endormit du sommeil de paix, pour emprunter le beau langage de l'Eglise ? Rosa entrevoyait les profondeurs éternelles : elle tomba malade, et dès les premiers jours de sa maladie, elle vit clair dans sa position, et se prépara à mourir. Elle fit les plus tendres adieux à ses parents et à son fiancé, et ne s'occupa plus que de l'éternité, en recevant les sacrements avec une ferveur que la maladie ne pouvait affaiblir ; toujours douce, aimable, elle remarquait les moindres choses que l'on faisait pour elle. Au milieu de la nuit, elle vit l'ombre de sa mère, penchée à son chevet : « L'amour des mères ! dit-elle d'une voix reconnaissante. Mon pauvre père ! qu'il est bon ! quel soin il prend de moi ! C'est trop, mon Dieu ! »

Elle souffrait beaucoup, son fiancé lui dit : « Rose, pense à ce qu'a souffert le Seigneur ! — Oh ! merci, Gaetano ! que ce souvenir me soulage ! merci ! » Elle eut le délire, délire aimable et pur comme elle. Elle voyait des pauvres qu'elle voulait soulager, des orphelins qu'elle voulait recueillir ; elle parlait à tous le plus doux langage de l'affection, mais elle parlait surtout à Dieu. Un peu avant de mourir, après avoir prié tout haut, elle s'écria : « O la sainte Jérusalem ! ô les anges ! que d'anges ! quelle beauté !... oui, certes, bien volontiers, mon Dieu !... Qui m'appelle ! où donc ?... Partons ! mon Dieu, allons, en avant !... andiamo ! andiamo ! avanti ! » La parole s'évanouit sur ses lèvres, elle fit le signe de la croix, baisa le crucifix, et les yeux mortels la cherchaient encore sur la terre, que déjà elle suivait l'Agneau dans les chœurs éternels des vierges.

C'est un grand exemple qu'une belle vie et une belle mort ; c'est pourquoi nous recommandons ce petit livre à nos lectrices : jeune fille, Rosa parlera aux jeunes filles, elle leur enseignera ce qu'elle a pratiqué elle-même : la charité, la modestie, la pureté

(1) Mathilde Manzoni, fille du célèbre poète.



dans les saintes tendresses et l'amour de Dieu, qui sanctifie la vie et console la mort.

## LA SANTÉ DES ENFANTS

Par M<sup>me</sup> la comtesse de Sévra (1).

— 69 —

Voici un petit livre écrit par une mère, fruit de son expérience et de ses veilles, et qui sera favorablement accueilli par toutes celles qui ont aussi veillé auprès d'un petit berceau, qui ont frémé pour une jeune vie. Madame de Ségur fait remarquer avec raison une lacune qui se trouve dans l'éducation des jeunes filles : elles n'ont aucune idée de l'hygiène, ni de la médecine

(1) Paris, chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 14. Un petit volume, prix : Paris, 50 c.; par la poste, 55 c.

domestique, et lorsque, devenues mères, elles remarquent chez un enfant des symptômes alarmants, c'est d'ordinaire la sagesse d'une nourrice ou d'une garde qui prescrit les premiers remèdes : heureux si ces remèdes ne sont qu'innocents et inutiles ! Quelques notions simples sur le régime qui convient aux enfants, quelques indications d'un usage facile, sur les maladies les plus communes, pourraient ou prévenir de grands dangers ou les atténuer. Ces notions, puisées dans l'expérience et dans les conseils d'un médecin, homme de talent et de conscience, madame de Ségur les offre aux mères dans un style aimable, et tout à la fois clair et concis. Il y a beaucoup à apprendre avec elle ; et ses avis sur le régime, le vêtement, l'alimentation, nous paraissent dignes d'être lus et adoptés dans toutes les familles. Elle met en garde autant contre les gâteries, les douceurs, la vie douillette, que contre le régime dur et un peu sauvage qui nous vient d'outre-mer ; et sous sa plume, c'est la raison qui parle avec la douceur et l'autorité d'une aïeule. Avis aux jeunes mères.

M. B.

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

### I

#### LA TERRE NATALE.

Un voyage ! deux voyages ! quel bonheur ! Ce n'était cependant pas la première fois que j'allais goûter le plaisir de voir du pays ; mais jusqu'alors je n'avais voyagé que dans ma *petite enfance*, comme disent les Anglais, et, en 1809, je venais d'entrer dans ma quinzième année.

Le premier de ces deux voyages devait me conduire à la terre natale, dans notre vieille Bretagne, dont le souvenir avait été religieusement conservé en moi par mon angélique mère ; bien des fois, les mœurs, les superstitions, les coutumes de notre pays avaient été pour elle l'objet de causeries, toujours écoutées avec avidité et avec une admiration naïve. Je comptais cinq ans à peine à l'époque où mes parents avaient quitté la Bretagne ; il s'agissait donc pour moi de renouveler connaissance avec les membres nombreux des deux familles, dont les noms m'avaient été si souvent répétés. C'était bien joyeusement que je faisais mes préparatifs de départ. D'après le conseil donné par mon père, dans l'une de ses dernières lettres, je m'étais plu à préparer plusieurs cahiers de papier blanc, afin de pouvoir prendre note exactement des événements,

grands ou petits, que pouvaient m'offrir la route, les voyageurs, les voyageuses, et enfin les réflexions, sérieuses ou frivoles, que tout cela m'inspirerait. Préparatifs complètement inutiles ; car, excepté les changements de chevaux aux relais, une ou deux nuits passées à l'auberge, les diners à table d'hôte, qui me déplaisaient souverainement, parce que j'étais fort sauvage et fort timide, rien ne m'offrit assez d'intérêt pour que je trouvasse quelque chose à écrire sur mes cahiers. Pourtant, je ne manquais pas d'imagination ; la preuve en est qu'une année auparavant, et sans me douter le moins du monde que j'entrerais déjà dans la carrière qui devait être un jour la mienne, j'avais commencé un roman par lettres avec une amie de mon âge ; ouvrage où les phrases les plus sonores, les mots les plus ronflants (réminiscences de quelques lectures) étaient employés sans aucune mesure. Quant aux voyageurs, nos compagnons de route, aucun ne m'avait rien présenté d'original. Je me trouvais donc transportée de Paris à Lorient avec des cahiers intacts, ce dont j'étais presque honteuse, car j'avais compté sur quelque événement, sur quelque accident même, digne de récit.

Grâce aux chemins de fer, la province, je l'espère, finira par revenir de son engouement pour tout ce qui a le bonheur d'être né ou d'avoir été élevé dans le *grand village*. Grâce aux chemins de fer, il n'y a plus de Pyrénées entre la province et Paris ; les bons provinciaux finiront donc par reconnaître que tout ce qu'

(1) La reproduction de cet article et des suivants est interdite.



vient de Paris n'est pas admirable, et les Parisiens, de leur côté, comprendront que tout ce qui vient de la province n'est pas *moquable*. Mais, en 1809, le nom seul du merveilleux Paris, et le titre de Parisien ou Parisienne inspiraient, en province, une sorte de respect. Je ne m'en doutais pas : élevée dans la solitude sous l'aile de ma mère vénérée, humble de cœur, timide, et sentant mon infériorité sous le rapport de l'instruction, je ne compris rien d'abord à la réserve de mes jeunes cousines, qui semblaient voir en moi une personne supérieure. La familiarité eut beaucoup de peine à s'établir entre nous ; on *admirait* ma très-simple toilette, on *admirait* les de-sins, véritables chefs-d'œuvre d'écologie, que j'avais apportés avec moi ; on admirait enfin ma tournure, mes manières si simples, et après avoir ri, car j'étais alors un peu moqueuse, de toutes ces admirations, je finis par croire qu'en réalité j'étais d'une autre nature que ces aimables jeunes filles, qui s'effaçaient si complètement devant moi. Ma bonne grand-mère, elle-même, concourait aussi à développer mon amour-propre. Elle portait encore le costume de son temps, de ce temps où la bourgeoise se distinguait par ses vêtements de la femme de qualité : sa jupe et son corps de ratine grise, sa coiffe plissée, qu'elle cachait, pour sortir, sous une thérésienne de bougran, déplaçaient beaucoup à mes cousines. Presque toujours elles trouvaient un prétexte pour ne pas l'accompagner en ville, tandis que moi j'étais toujours prête à aller avec elle, même au marché. Aussi disait-elle : « Elle n'est pas fière, ma Parisienne ; ce n'est pas comme vous autres. » Ma pauvre grand-mère, toujours active, toujours travailleuse, ne trouvait pas plus de succès pour le produit de sa quenouille : elle parfilait tous les morceaux de soie qu'elle pouvait réunir ; elle filait ce parfilage avec du coton, et elle prétendait que ce fil pouvait fournir de très-jolies mitaines longues, comme on les portait alors. Pour lui complaire, mes tantes avaient tricoté ainsi deux ou trois paires de mitaines ; mais aucune de leurs nièces n'avait voulu s'en servir. Le jour où j'en mis une paire fut pour ma grand-mère un véritable jour de triomphe. O jeunesse, combien tu serais moins avare de tes attentions pour la vieillesse, si tu savais quelle joie lui donne ta condescendance à ses désirs !

Mais si ma grand-mère et toute la famille paternelle me gâtaient, soit par tendresse, soit par respect pour mon titre de Parisienne, les vieilles amies de ma mère ne se faisaient faute de répéter sur tous les tons que j'étais laide et que je serais grande, car j'avais un grand pied. Je recevais sans sourciller ces mauvais compliments. Depuis mon enfance ces mots : Qu'elle est laide ! avaient souvent frappé mon oreille, et jusqu'alors je ne m'étais pas mise en peine de la figure que m'avait départie dame nature.

Malgré les *gâteries*, les flatteries dont je me trouvais l'objet, je sentais confusément qu'on me craignait plus qu'on ne m'aimait, et cela me désolait. J'étais bonne, franche, aimante, et je me croyais digne d'être aimée. Malheureusement, un triste penchant à la moquerie gâtait ce qu'il y avait de bon en moi. Rieuse avant tout, prompte à saisir le ridicule ou à le donner, je me moquais de moi-même aussi gaiement que des autres ; mais je blessais parfois profondément sans y songer, sans le vouloir surtout, et sans me douter que les rires de la personne tournée en ridicule n'étaient pas francs. C'était en vain que ma mère vénérée me ré-

primandait, en vain qu'elle excitait dans mon cœur le regret sincère de la peine que j'avais faite, et la ferme volonté de retenir ces traits malins, trop prompts à partir de mes lèvres. L'esprit de moquerie, le plus facile et le plus sot de tous les genres d'esprit, est bien commun au jeune âge, et ce n'est qu'avec une attention sévère sur soi-même qu'on parvient à s'en corriger.

Lorient, ma ville natale, était alors une jolie petite ville : depuis elle s'est bien agrandie. Comme je l'avais quittée à l'âge de cinq ans, je ne l'aurais peut-être pas trouvée plus charmante que toute autre ville, car aucun de mes souvenirs d'enfance ne s'y rattachait ; mais ma mère me l'avait fait aimer en me parlant de ses souvenirs à elle, et en me racontant les joies et les tourments qu'elle y avait éprouvés. J'étais trop étourdie alors pour que la vue de la mer produisit sur moi une vive impression : j'admirai pourtant le port, et, du haut de la tour, l'immense étendue d'eau que les rayons du soleil faisaient étinceler. Peut-être plus positive que poétique, je visitai avec un plaisir réel un beau vaisseau de guerre, une frégate, je crois. Mais un soir, après une journée de tempête, j'éprouvai une émotion inexprimable, lorsqu'un coup de canon retentit dans le lointain et fit tomber à genoux toute la famille, qui s'écria d'une commune voix : « Un vaisseau en détresse ! » Moi aussi je me mis à genoux en sanglotant, tressaillant à chaque coup de canon qui succédait au premier, d'assez longs intervalles. Avec quelle ferveur nous prîons tous pour les malheureux en danger ! Soudain le canon cessa de se faire entendre : le vaisseau en détresse avait-il été secouru ou bien avait-il sombré ? Il fallut attendre jusqu'au lendemain pour le savoir. Je ne dormis guère cette nuit-là, et lorsque, par moment, le sommeil appesantissait ma paupière, réveillée soudain en sursaut, je me mettais sur mon séant et j'écoutais avec anxiété, car il me semblait avoir entendu retentir le terrible signal. En voyant ma pâleur, ma grand-mère me dit le jour suivant : « Ah ! ma pauvre fille, si tu te maries, n'épouse pas un marin ! — Dieu m'en garde ! » répondis-je. Le vaisseau est-il sauvé ? — L'équipage est sauvé ; mais le vaisseau et la cargaison sont perdus. »

Plus d'une fois pendant mon séjour à Lorient, j'entendis ce signal, et toujours il produisit sur moi le même effet. Oui, c'est quelque chose de beau que la mer, mais on peut lui dire comme dans l'Ecclésiaste : *Vous êtes belle comme Jérusalem et terrible comme une armée rangée en bataille !*

Dans le faubourg de Kérantré, la statue colossale de saint Christophe, portant sur son épaule, le Sauveur enfant, me fit faire connaissance avec les singulières figures que la statuaire bretonne donne aux saints destinés aux églises de campagne. Je fus presque effrayée de l'air rébarbatif de saint Christophe ; j'avoue que je ne comprenais pas comment le bel art du sculpteur pouvait être resté de si loin en arrière dans mon pays natal. Ce que j'allais voir en ce genre dans le village de Pontcorff, devait rendre ma stupéfaction plus grande encore.

Après avoir consacré un grand mois à ma famille paternelle, nous quittâmes Lorient pour aller visiter ceux des parents de la ligne maternelle qui n'avaient pas pu venir nous voir.

Le village de Pontcorff a sa petite célébrité : ses *miches* de pain de seigle sont renommées à près de vingt lieues à la ronde. Qui n'a pas goûté du pain de



seigle de Pontscorff, ne sait ce que c'est que le véritable pain de seigle. De mon temps, le commerce de ce genre de produit était assez considérable ; on prétend que les eaux de la Scorff donnent au pain cette saveur particulière qui le fait rechercher des gourmets. La seconde industrie de ce village est le blanchiment du linge. Des bateaux de blanchisseuses descendent la Scorff jusqu'à Lorient, puis la remontent une fois la semaine.

C'est dans un de ces bateaux que ma mère vénérée et moi, nous primes place pour remonter la rivière jusqu'au village. Rien de plus sinueux, de plus pittoresque, de plus joli que les deux bords de cette rivière, qui a son embouchure dans la mer, au faubourg de Kérantré. Pendant le voyage, qui est de plus de deux lieues, ma mère me raconta tous les souvenirs que réveillaient en elle les divers points de vue que j'admirais avec un enthousiasme naïf ; car je reconnaissais et je nommais plusieurs des lieux dont ma mère m'avait tant de fois parlé dans mon enfance. La vue de ces rochers entremêlés de bruyère produisit chez moi plus d'effet que celle de la jolie ville de Lorient, de son port et même de la mer : c'est qu'ici il y avait quelque chose de plus intime, et de tendres souvenirs de l'enfance de mes parents. Pour la première fois je sentais l'amour de la terre natale.

Nous débarquâmes au Bas-Pontscorff ; là habitent les boulangères et les blanchisseuses, qui représentent l'industrie du pays. Pendant que ma mère renouvelait connaissance avec quelques vieilles femmes qui l'appelaient, comme jadis, *mailemoiselle Rose*, moi je contenais avec peine l'envie de rire que m'inspiraient les figures de quelques autres. Rien n'était, en effet, plus bouffon que de voir ces têtes de femmes sévères coiffées de classiques bonnets de coton, et la bouche armée de courtes pipes qu'elles fumaient gravement.

Des bras qui nous entouraient, des voix affectueuses qui se faisaient entendre, firent prendre un autre cours à ma pensée. Ma bonne tante, mes bonnes cousines étaient venues au devant de nous, et toutes ensemble nous montâmes vers le Haut-Pontscorff, où se trouvaient les seules maisons bourgeoises de ce petit coin de terre ignoré. On me fit tout d'abord remarquer la belle place triangulaire où, depuis des siècles, en dépit des remontrances des recteurs ou curés et de leurs vicaires, se dansent des branles et des gavottes les dimanches et les jours de fêtes, après les offices terminés. J'entraî avec respect dans la maison où ma mère, ses sœurs, ses cousines étaient nées. Il y avait dans l'accueil qui nous était fait, la cordialité simple et l'absence de toute prétention qu'on trouve chez les personnes qui ont toujours vécu à la campagne. Ici on se mit à me gâter comme on m'avait gâtée à Lorient, mais ce n'était pas de la même manière ; on ne paraissait pas se souvenir que j'avais été élevée à Paris, on ne voyait en moi que la fille d'une tante chérie, qu'on était tout disposé à chérir à son tour.

Le lendemain, dimanche, nous allâmes à la messe dans l'église succursale de Pontscorff ; car la paroisse est à Lesben, où l'on devait me conduire le dimanche d'après. L'église est pauvre, et dans ce temps-là elle était tristement ornée de statues de saints, hideuses à voir et bariolées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut la masse des paysans réunis au milieu de la nef : d'un côté, les femmes avec leurs grandes coiffes blanches

qui rappellent un peu celles des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, leurs lourdes jupes de drap brun, leur juste-au-corps de même couleur et à larges manches ; de l'autre côté, les hommes avec leurs longs cheveux plats, leurs lourdes vestes de drap, leurs guêtres et leurs gros sabots, tenant tous à deux mains leurs larges chapeaux ronds : ni bancs, ni chaises pour les femmes, pas plus que pour les hommes. La bourgeoisie seule possède des bancs de bois.

Malgré tout mon respect pour la sainteté du lieu, j'eus une peine infinie à contenir le fou rire qui me prit en voyant les évolutions qui avaient lieu, surtout du côté des hommes. Comme les femmes, ils étaient debout et serrés les uns contre les autres, attendu le manque d'espace. Lorsque ceux qui étaient le plus près de l'autel se mettaient à genoux, tout ce qui était derrière eux, voulant suivre le même mouvement, perdait l'équilibre, et on les voyait, parfois, tomber les uns sur les autres comme des capucins de cartes, avec un cliquetis de sabots qui faisait trembler les vitres de l'église. Les femmes, plus réservées, plus prudentes dans leurs mouvements, se mettaient à genoux avec un ensemble fort remarquable. Quand les hommes du premier rang se relevaient, c'était à leur tour de tomber à la renverse sur ceux qui étaient encore à genoux derrière eux. On se débrouillait comme on pouvait, et l'office s'achevait au milieu de ces flux et reflux très-originaux et très-étonnants pour une Parisienne.

Nous n'allâmes pas à vêpres, parce que le sermon avait lieu en breton, *mère langue*, que j'étais hors d'état de comprendre.

Peu à peu, danseurs et danseuses se réunirent sur la place où déjà le biniou s'était fait entendre ; c'est une espèce de cornemuse au son monotone et criard. Dans les jours de grande fête, le hautbois vient s'y joindre et animer la danse. Mes cousines et moi nous allâmes prendre place parmi les danseuses, ainsi que les autres jeunes filles de la bourgeoisie ; mais nous ne fûmes pas invitées les premières, ce qui étonna un peu mon amour-propre. Le meilleur danseur et la meilleure danseuse se placèrent à la tête du branle, et les autres couples répétèrent les figures qu'ils leur voient faire. Je n'essaierai pas de décrire le branle ni la gavotte bretonne ; ces danses rappellent quelques-unes de celles de l'ancienne Grèce, à un tel point que les érudits ont voulu y retrouver les sinuosités du labyrinthe où trônait le terrible Minotaure. Je pris grand plaisir à ce bal champêtre, et le soir je m'endormis très-contente de l'emploi de ma journée.

Le jour où mes cousines me conduisirent dans l'église paroissiale de Lesben, j'éprouvai une émotion tout à fait nouvelle : jamais de ma vie je n'avais vu de cimetière ; ceux des villages de notre Bretagne entourent l'église. De simples croix de bois indiquent la place où reposent, sous un tapis de gazon, les parents, les amis que Dieu a rappelés à lui. Pas une seule inscription ; quelques pierres tombales sulfiscent à l'orgueil des survivants. Tout était brillant de verdure et de fleurs : rien ici n'attristait la vue, et cependant mes yeux se mouillaient. J'avais perdu deux frères ; ma pensée se porta vers eux, et je regrettais qu'ils ne fussent pas dans ce lieu de repos si calme et si imposant malgré sa simplicité ; mais je frissonnai en passant auprès de l'ossuaire. Sous un rustique appentis de bois étaient réunis les tristes ossements de ceux qu'on avait enlevés à leur dernière demeure, pour faire place



à d'autres. L'ossuaire me représentait la mort sous son véritable et lugubre aspect ; j'en détournai les yeux, et j'allai m'agenouiller près de ma mère qui priait sur la tombe de son père. Nous nous embrassâmes en pleurant, et, sans nous parler, nous comprîmes que notre pensée se portait tout ensemble vers les êtres chéris qui n'étaient plus, et vers les êtres non moins chéris qui avaient échappé jusqu'alors aux dangereux hasards de la guerre.

L'église était déserte : le sacristain était venu nous en ouvrir la porte ; car dans la semaine le paysan, quelque pieux qu'il puisse être, doit se borner à prier en travaillant. Les églises de campagne ont toujours fait sur moi plus d'impression que les cathédrales, même celles des grandes villes : la pauvreté des ornements qui les décorent, la nudité des murs, la couleur sombre des pierres, le jour incertain que laissent passer de petits vitraux grossièrement enchâssés dans le plomb, tout rappelle celui qui voulut naître dans une crèche et vivre dans la pauvreté.

En regagnant Pontscorff, on me raconta les plaisirs de la grande fête de Noël et les impressions produites par la messe de minuit, qu'on ne manquait jamais de venir entendre à Lesben, malgré la neige, la glace et les difficultés de la route. Au retour, on retrouvait un feu flambant et le réveillon préparé avant le départ. Tout en chantant des Noëls, les servantes et les filles de la maison tournaient rapidement les galettes sur les galettoires, écrémaient les pots de lait, faisaient rôtir les marrons et mettaient le couvert, pendant que les garçons allaient au cellier remplir les pots de cidre et chercher pour les vieillards quelques bouteilles de *vin de retour* oubliées depuis longtemps. On appelle vin de retour celui que les navires emportent comme lest et rapportent au lieu d'où il est parti.

Le dimanche suivant eut lieu sur la place triangulaire de Pontscorff une réunion de paysans, beaucoup plus considérable que de coutume. Il ne s'agissait pas de danse ce jour-là, mais d'un terrible jeu où plus d'une tête est fendue, et où plus d'un joueur est rudement foulé aux pieds : on allait lancer la *soule*. J'avais été prévenue qu'il fallait me borner à assister à ce spectacle des fenêtres de notre maison.

La soule est un gros ballon rempli de son, et si bien rempli, qu'il en devient dur comme une pierre. Des bras vigoureux la lancent en l'air, et quand elle retombe, tous les joueurs se précipitent pour s'en saisir. Alors ont lieu des luttes vraiment effrayantes, les coups de poing, ou plutôt les coups de masse, car la main du paysan breton est lourde, pleuvent comme grêle. Il faut avoir vu cette scène pour comprendre la fureur et l'acharnement de tous ces hommes, qui mettent leur gloire à s'emparer de la soule. Le vainqueur se voit arracher parfois sa conquête avant d'avoir pu compléter son triomphe, en *logeant* la soule chez quelqu'un des richards du pays : *loger* la soule c'est lancer à tour de bras ce boulet de gros calibre dans la maison choisie d'avance. Peu importe le bris de la fenêtre et des meubles ; peu importe le danger couru par ceux dont la maison a été choisie à leur insu ; il faut donner à boire au vainqueur et à presque tous les combattants. La soule, une fois logée, reste dans la maison jusqu'au jour où le jeu doit recommencer.

Plus effrayée qu'amusée de ce spectacle, j'avais quitté deux ou trois fois la fenêtre. Le jeu terminé, je vis

arriver les blessés qui venaient se faire panser ; car toujours la maison de mon grand-père avait fourni des garde-malades, des médicaments et des soins à tous ceux qui avaient besoin de secours ; et j'admirais en frissonnant le courage et le sang-froid de mon angélique mère, de ma tante et de mes cousines dont les mains adroites étanchaient le sang, préparaient et plaçaient les compresses. Oui, la maison de mon grand-père a été pendant bien des années une maison de charité, ouverte à quiconque souffrait.

Ce que je désirais par-dessus tout, c'était de voir une de ces fêtes patronales qu'en Bretagne on désigne sous le nom de *pardon*. La saison était un peu avancée, cependant on put me conduire à la fête de Notre-Dame-des-Fleurs. Nous partîmes en bande nombreuse et joyeuse, bien disposés à nous amuser et à rire de tout. Rien de plus accidenté que la campagne dans cette partie du Morbihan : des forêts séculaires, des rochers, tantôt arides, tantôt semés de bouquets d'arbres et de bruyères ; peu de landes au feuillage d'un vert sombre qu'animent les rameaux d'or du genêt en fleur. Des vallons où coulent des ruisseaux limpides ; presque partout de l'ombre, de la fraîcheur.

Autour de la petite chapelle de Notre-Dame-des-Fleurs s'étaient établis quelques marchands forains, qui étalaient avec complaisance d'innombrables chapelets en verroterie, des épingles pour attacher les chemises de femme, des rubans de toutes les couleurs brodés en or, en argent, et dont les femmes se servent pour former un bandeau sur le front ; il y avait aussi des galons, des lacets pour les just-au-corps, enfin des boutons pour les vestes et les chapeaux d'homme, et une foule de ces brimborions sans nom dont le paysan breton fait emplette ce jour-là, non sans marchander beaucoup, pour offrir un souvenir à sa *plus aimée*. La fumée de quelques cuisines en plein vent et le parfum des mets qui se préparaient, faisaient souvent une diversion peu agréable avec la senteur embaumée qu'exhalaien les prés et les haies.

Ce qui surtout attira mon attention, ce fut la procession des pèlerines faisant lentement le tour de l'église. Chacune avait à la main un chapelet et un cierge. Quelques-unes, par suite d'un vœu, allaient nupieds ; d'autres, dans l'intérieur de l'église, marchaient à genoux ; les trois autels de la chapelle étaient surchargés de fleurs. Dès que la procession du dehors fut rentrée dans l'église, l'office commença. Je n'étais pas musicienne, mais j'avais l'oreille juste, et plusieurs fois cette oreille fut choquée des sons discordants qui échappaient aux chœurs eux-mêmes.

L'office terminé, tout le monde se précipita hors de la chapelle ; des tonneaux mis en perce, le cidre coula à pleins bords, et les traitres ambulants trouvèrent un rapide débit des mets fumants sortis de leur cuisine.

Nous avions apporté quelques provisions ; mais quoique notre appétit eût été excité par la marche, nous nous levâmes toutes au premier son des biniois et des hautbois, et nous laissâmes nos mères et nos tantes achever seules leur repas. On dansa jusqu'à ce que la cloche de la chapelle annonçât que les vêpres allaient commencer. Après les vêpres, la danse reprit avec plus d'animation que jamais. La nuit approchait : nous dûmes partir, laissant à regret le bal dans toute sa splendeur ; mais nous n'étions que des femmes, et il n'aurait pas été prudent d'attendre que le cidre eût



achevé de faire perdre la raison aux danseurs. Le cidre et la danse, la danse et le cidre sont les deux passions principales du paysan breton ; il s'y livre avec tant de gravité et souvent même de tristesse, qu'en se grisant et en dansant il ne semble point prendre part à un plaisir, mais accomplir une tâche sérieuse et difficile.

Nous avions encore des parents à visiter à Quimperlé ; point d'autre moyen de s'y rendre que de monter à cheval. Je n'étais nullement écuyère, et, quoique peu poltronne par nature, je ne laissai pas que de m'effrayer de cette manière de voyager. On fit choix pour nous, et surtout pour moi, de chevaux très-doux et dont l'air benin, la tête basse, annonçaient des dispositions tout à fait pacifiques. Les selles de femme étaient parfaitement ignorées à cette époque dans le pays ; il fallait donc se décider à passer les pieds dans les étriers, placés de chaque côté d'une selle ordinaire. Ma mère, habituée à ce genre d'équitation, fut bientôt en selle ; mais moi, quoique fort ingambe, j'eus beaucoup de peine à suivre son exemple : il est vrai que de foux rires accompagnaient l'opération, et je risais moi-même de tout mon cœur. Le cheval était tenu par la bride, et aussi immobile qu'un terme. Mais quand on me vit solide sur mes étriers, le guide, qui le tenait, lâcha la bride ; le cheval fit un mouvement et je m'écriai, en me cramponnant des deux mains à la crinière : « Maman, le cheval bouge ! » De nouveaux éclats de rire répondirent à cette doléance, et un coup de housine ayant été donné au cheval, il m'emporta au petit galop, malgré mes cris de détresse. Mon excellente mère m'eut bientôt rejointe. Elle modéra l'allure de mon coursier, me mit la bride dans la main droite et une petite housine dans la main gauche, me donnant l'exemple en même temps que le précepte. J'en profitai si bien qu'au bout d'un quart d'heure, je lançais de moi-même ma monture au galop. Je crois qu'un peu plus je l'aurais fait caracoler, si elle avait voulu s'y prêter. Très-fière de ma hardiesse, j'entraî la tête haute à Quimperlé ; et d'un air tout à fait écuyer, je mis pied à terre devant la maison de ma grand-tante, sans vouloir faire usage de la chaise que la servante avait apportée.

C'est une bien jolie ville que Quimperlé, placée au confluent des rivières de l'Isle et de l'Elée : son port peut abriter des bâtiments de 50 tonneaux. De beaux quais et la longue rue qui monte entre les deux rivières, son entourage de montagnes boisées, ses prairies éclairées par un brillant soleil, tout cela formait un ensemble charmant et dont je fus frappée. Ce souvenir est encore présent à ma mémoire beaucoup plus que celui de Lorient, ma ville natale. A Pontscorff, c'est la nature agreste ; à Quimperlé, cette nature se rouve heureusement modifiée par les embellissements de la civilisation.

Ma grand-tante était, comme ma grand-mère, une petite femme, spirituelle, active, bougeante. Un grand dîner avait été préparé pour notre réception, un de ces dîners comme on n'en fait qu'en province, et dont l'ampleur et la longueur mettaient à bout ma patience. Oncles, tantes, cousins, cousines avaient été invités, ainsi que quelques amis. Heureusement pour moi se trouvait au nombre des conviés une jeune fille de mon âge, Adèle M..., qui guettait comme moi le moment de quitter la table. Mon titre de Parisienne avait fait peu d'effet sur ma famille de Quimperlé. Les tantes étaient

des personnes graves, plus occupées de leur ménage que des usages de la grande ville ; les oncles et les cousins ne parlaient que de chasse ; les cousines avaient plus que le double de mon âge. Sur un signe d'Adèle, je quittai furtivement la table et nous allâmes nous asseoir dans le jardin. A quinze ans, deux jeunes filles font vite connaissance ; au bout de quelques minutes, Adèle et moi nous étions d'intimes amies. Elle me mit au courant des amitiés et des inimitiés de la famille, et elle me fit prendre en commiseration l'un de mes cousins, Étienne, qu'on appelait familièrement Nono. Ce pauvre cousin m'avait donné pendant le repas de grandes envies de rire ; il était si gauche et il avait l'air si stupéfait d'être au monde, que j'avais dû plusieurs fois me couvrir la bouche avec ma serviette pour ne pas éclater ; mais Adèle m'apprit qu'Étienne, quoique l'aîné de la famille, n'était pas aimé ; on lui préférait son frère Elie, qui déjà servait dans l'artillerie de marine. Au récit des injustices dont Étienne était l'objet, je me pris d'affection pour lui, et je me promis de lui prouver que son extérieur ne lui avait pas nui dans ma pensée. Je ne me doutais pas qu'en agissant ainsi, je transformais le pauvre Nono en un véritable adorateur ; je le rencontrais partout, ne me disant mot et me regardant de ses gros yeux grand ouverts.

Adèle et moi nous étions également étourdies, également remuantes et malignes ; mais Adèle avait de plus que moi une hardiesse qu'expliquaient son titre d'enfant gâtée et celui de fille riche. Moi, au contraire, j'étais timide jusqu'à la gaucherie ; devant les étrangers je restais muette et sottée, et je ne risais bien de tout mon cœur qu'en famille. Je n'aurais jamais eu le courage de dire combien je désirais voir se former une de ces parties de campagne qu'on nomme *partie de vert*. La maison de ma grand-tante était fort sérieuse, triste même, et une demande de ce genre aurait été fort mal accueillie. Adèle vint à mon secours ; et les bases de la *partie de vert* furent établies. Pour faire partie de l'association, il suffit de déclarer qu'on veut en être, et que l'on consent à payer l'amende chaque fois que l'on sera *pris sans vert*. Le *vert*, c'est le feuillage choisi parmi ceux qu'il est le plus difficile de se procurer ; ainsi, dans le pays où les frênes sont rares, on prend pour *vert* le feuillage du frêne blanc ou rouge ; ailleurs, ce sera le feuillage du bouleau, du hêtre, quelquefois celui d'une humble plante. Les associés, pour une partie de *vert*, doivent, chaque fois qu'ils se rencontrent, se présenter l'un à l'autre ne fût-ce qu'une feuille du *vert* qui a été choisi : celui qui n'en a pas est *pris sans vert* et mis à l'amende. Le produit de ces amendes sert à payer le pique-nique et les violons pour la partie champêtre, dont le lieu est désigné d'avance, afin que chacun puisse s'y rendre de son côté au jour dit. Comme Adèle voulait réunir beaucoup d'amendes pour cette partie, elle réussit à faire choisir pour *vert* du trèfle à quatre feuilles, feuillage très-difficile à découvrir. Dès le lendemain du jour où commença l'association, je trouvai dans ma corbeille à ouvrage un petit bouquet de *vert*, et chaque jour le petit bouquet était à la même place. Je parlai à Adèle de ces mystérieux bouquets, et toutes deux nous cherchâmes en vain à deviner quel était le sylphe qui me préservait ainsi, moi étourdie, d'être prise sans *vert*. Un matin, j'entendis la voix de ma tante Julie plus aigre que de coutume ; elle parlait haut et reprochait à



Etienne de passer toute sa matinée à chercher du trèfle à quatre feuilles, au lieu d'étudier comme c'était son devoir. Et je n'avais pas deviné que c'était ce pauvre garçon qui perdait ainsi son temps pour moi ! J'allai le dire à ma mère, et je la priai de défendre à Etienne d'employer ainsi ses matinées. Ma mère parut mécontente de ce qu'elle apprenait, et me promit qu'Etienne serait grondé d'importance. Grondé ! le malheureux l'avait été suffisamment, à mon avis ; mais il n'y avait pas à répliquer, car ma mère unissait à la douceur d'un ange, une fermeté que rien ne pouvait ébranler.

« Etienne t'adore, me dit Adèle. »

A ces mots, j'ouvris les yeux aussi grands que les ouvrait mon cousin.

« Comme il est un peu nigaud, ajouta-t-elle, il n'osera pas, d'ici à quelques jours, aller chercher du trèfle à quatre feuilles ; mais, sois tranquille, je me charge de t'en fournir. De quel air ébahi tu me regardes, continua-t-elle en riant.

— Tu te moques de moi, répondis-je en devenant fort rouge, et ce n'est pas bien ; car, est-ce ma faute si je suis laide ?

— Allons donc, tu as ce qui plaît et plaira toujours.

— Quoi donc ?

— Un air de bonté qui attire : si maman était là elle nous répéterait ce qu'elle me dit tous les jours jusqu'à satiété, ces mots de Gresset, je crois : *Soyez bon, vous plairez*. Tu as été bonne pour ce pauvre garçon que tout le monde malmène, et dont on se moque, et il te trouve charmante. C'est à toi de lui faire bien comprendre que

La pitié n'est pas de l'amour. »

Et la malicieuse Adèle se mit à chanter ce refrain fort à la mode à l'époque de notre réunion.

Je me trouvais d'autant plus embarrassée de la préten due découverte de ma folle amie, que je ne pouvais éviter de rencontrer mon cousin tous les jours, puisque nous habitions la même maison. Devenir dure et sèche avec lui était d'autant plus impossible que dans ce moment il s'occupait pour moi d'un *grand travail*. A Lorient, j'avais commencé à faire des fleurs artificielles ; à Pont-scöff, j'avais appris à tisser des *Agnus Dei* au petit métier ; à Quimperlé, je voulus apprendre à faire des bagues de crin. Les bagues, les chaînes en crin étaient fort à la mode dans le pays ; les chaînes se faisaient d'ordinaire unies, en crin noir ou en crin qui avait été teint en couleur corail ; mais les bagues s'ornaient d'emblèmes, de devises qu'on exécutait en crin blanc sur le fond noir, ou bien en fils d'or. Travail de patience et d'adresse, s'il en fût. Pour dessiner emblèmes ou lettres, il fallait avoir une nomenclature écrite, comme on en a une aujourd'hui pour les dessins de tricot. A mon intention, Etienne avait commencé cette fastidieuse nomenclature, en l'ornant de traits de plume et en l'écrivant de sa plus belle écriture. Sous sa direction et avec son aide, j'avais entrepris de faire une chaîne couleur corail. Il avait la complaisance d'amincir les morceaux de baleine sur lesquels s'enroule le crin, et il devait prochainement commencer à m'enseigner le bel art d'orner les bagues d'une devise. Comment refuser ses leçons ? Et si je ne les refusais pas, comment les prendre avec ces manières amicales et franches dont jusqu'alors j'avais usé envers lui ? Heureusement, l'époque où nous devions aller à Kérikel était arrivée, et un matin,

ma mère et moi, nous partîmes à cheval pour ce pays de loup, à parler sans métaphore.

Je n'avais encore rien vu d'aussi sauvage que les forêts à travers lesquelles nous fit passer notre guide, forêts que coupent, çà et là, soit les profonds ravins, creusés l'hiver par les torrents, soit des cours d'eau qui coulaient silencieusement entre les roches abruptes et tellement hautes, tellement à pic que la tête nous tournait sur le bord. Pas un être vivant ne se montrait dans ces sauvages solitudes, et malgré moi j'éprouvais une sorte de terreur en nous voyant toutes les deux à la merci du guide à pied qui nous précédait. J'avais déjà lu beaucoup de romans, et mon imagination peuplait de brigands, de chasseurs fantastiques, ces déserts boisés. Au départ, je n'avais pas pris garde à la figure de notre guide ; mais en route je fus frappée de cette figure anguleuse et pâle, qu'accompagnaient de longs cheveux plats, et du feu de ses yeux ombragés par d'épais sourcils. De temps en temps, ma mère lui disait quelques mots en breton : il répondait brièvement et d'un ton rogué. Pourtant après deux heures de marche, qui me parurent interminables, nous arrivâmes sans encombre au pauvre hameau de Kérikel et à la maison rustique de mon oncle. Là, je retrouvai avec une vive joie une de mes cousines de Pont-scöff, ma bonne Constance : elle nous avait précédées de quelques jours. Rien de plus triste que cette demeure située au milieu des bois ; rien de plus sévère que mon oncle, de plus grave que ma tante, de plus ennuyeux que mes jeunes cousins. Tous étaient bons pourtant, bien bons ; mais l'influence de ce pays sauvage répandait un voile de tristesse sur tous les objets et assombrissait les individus eux-mêmes. Le ciel étant brumeux ce jour-là, je sentis s'augmenter l'ennui qui s'empara de moi dès mon entrée dans une maison où je devais passer trois jours seulement.

Une collation avait été préparée pour nous : aussitôt qu'elle fut finie, je m'échappai avec Constance, et nous allâmes nous enfermer dans la chambre qu'elle occupait au rez-de-chaussée, et qui ouvrait sur la basse-cour.

« Ah ! comment peut-on vivre ici, m'écriai-je en l'embrassant. Je mourrais d'ennui avant la fin d'une semaine passée dans ce triste séjour. »

Elle sourit et me répondit qu'elle était restée là pendant des mois, même en hiver ; qu'elle s'était ennuyée quelquefois, mais non pas au point d'en mourir.

Le récit de mes terreurs et de mes inventions pendant la route l'amusa. Tout à coup elle me dit : « Nous aurons le temps de causer ce soir ; tu couches dans la même chambre que moi, car voilà ton lit : il faut à présent que j'aide Marie-Jeanne à la cuisine et que tu m'y suives, à moins que tu ne préfères retourner au salon. »

— J'irai plutôt partout où tu iras, m'écriai-je ; et pour la première fois de ma vie je vis en détail une étable, une bergerie et une vraie cuisine de campagne : c'est tout dire. Chacune de ces choses-là m'inspirait de l'attrait, et j'aimais encore mieux aller et venir au milieu des hôtes de la basse-cour et aider même à quelques petits soins de ménagère que de retourner au salon, où j'avais aperçu ma mère, ma tante et mon oncle assis l'un devant l'autre et causant gravement.

Le reste de la journée me parut démesurément long ; enfin le soir je me retrouvai seule avec Constance, et nous pûmes jaser en toute liberté ; mais la fatigue de la journée me décida à abréger la veillée.



Depuis peu de temps je dormais de ce premier sommeil si profond, surtout au jeune âge, lorsque tout à coup un bruit singulier me réveilla en sursaut. Je me mis sur mon séant et le cœur palpitant j'écoutai : puis, me jetant à bas de mon lit, je courus me réfugier dans celui de Constance, en lui disant : « Entends-tu ? entends-tu ? »

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce ?

— Ecoute !

— Eh ! mon Dieu, dit-elle, ce sont les loups qui grattent à notre porte. N'aie pas peur : cette porte est solide.... Comme tu trembles, poltronne !

— Ah ! Constance, s'ils allaient entrer.

— Ne crains rien, te dis-je ; tout est solidement fermé et nous avons ces alertes-là presque chaque nuit.

— Et mon oncle qui est chasseur ne tire pas sur ces vilaines bêtes ?

— A qu'on bon ? La nuit, il ne serait pas sûr de son coup, et un loup blessé devient furieux : dans quelques instants, lassés de leurs vains efforts, ils iront heurter ailleurs. »

Le sang-froid de ma cousine me rendit le courage ; je ne pouvais cependant m'empêcher de tressaillir lorsque des attaques plus vives ébranlaient la porte. Je ne voulus pas quitter Constance, qui, me traitant en enfant effrayé, me raconta toutes sortes de choses pour distraire ma pensée du danger que je croyais courir.

« Voyons, tâche de dormir, dit-elle enfin ; je regrette pour toi que tu n'aies pas voulu partager la chambre de ta mère, qui est au premier sur le jardin.

— J'avais tant d'envie de causer librement avec toi ; mais j'avoue que si j'avais su l'aubade qui nous serait donnée.... Le vilain pays.... et la triste maison....

— Oui, bien triste, dit Constance en soupirant ; mais il faut dormir. »

Le lendemain, après le déjeuner, mon oncle et ma tante nous promenèrent dans leur domaine ; promenade qui acheva de me pénétrer d'ennui. Quelle différence entre Lorient et Quimperlé et ces sombres forêts, ces rochers nus où l'on n'avait pas même quelque échappée de vue ! Pour comble d'infortune, le ciel resta couvert pendant les trois jours que nous passâmes en ce lieu, où j'apprenais (c'était la première fois de ma vie) la contrainte qu'imposent les convenances envers des personnes hospitalières et bonnes, mais avec lesquelles il n'existe aucun point de contact. Constance à son tour voulut me faire voir une autre partie du pays ; nous cheminâmes tranquillement, lorsque tout à coup je m'arrêtai en montrant de la main un énorme chien qui nous regardait.

« Ce n'est pas un chien, me dit tranquillement Constance ; c'est un loup.

— Un loup ! » et j'allais prendre ma course ; mais Constance me retint.

« Tiens-toi tranquille ; il passera son chemin sans nous attaquer. »

Le loup passa en effet sans daigner nous accorder un regard. Nous étions parties pour aller voir les préparatifs déjà commencés par des sabotiers, qui devaient venir l'hiver suivant établir leur camp dans un quartier de la forêt ; mais j'insistai pour retourner à la maison, car je craignais de rencontrer encore un autre loup.

« En voici un, me dit Constance, qui riait de mes terreurs »

Je me rapprochai d'elle vivement et je vis apparaître entre les arbres un paysan vêtu de grosse toile.

« C'est M. de Ker.... ajouta Constance en baissant la voix ; un des gentilhommes du pays.

— Un gentilhomme ! mais il est vêtu comme un paysan.

— Pas tout à fait. Regarde : sa veste n'est pas de la même coupe que celle nos *pétras* ; au lieu de larges braies, il porte un pantalon ; ses cheveux sont coupés et une casquette remplace le chapeau à larges bords. M. de Ker.... appartient à l'une des plus nobles familles de la contrée.

— Est-ce que tous les gentilhommes de ce pays sont taillés sur ce modèle, demandai-je à Constance.

— A peu près ; ce sont tous de grands chasseurs, de grands buveurs, de grands fumeurs, et aucun n'ouvre jamais un livre de sa vie.... M. de Ker.... nous a aperçus. Il ne sait pas trop s'il doit nous aborder ; c'est un vrai loup à figure humaine. Je vais le saluer la première, afin que tu puisses le contempler à ton aise. « Bonjour, M. de Ker...., dit-elle en élevant un peu la voix (le gentilhomme releva la tête d'un air étonné). Les diamants sont-ils abondants ? » Et Constance fit quelques pas au devant de M. de Ker.... qui se décida, mais visiblement à regret, à soulever la visière de sa casquette.

« Comme ci, comme ça, répondit-il d'un air niais ; » et il tira de sa poche une poignée de petits cailloux transparents semblables à ceux qu'on trouve aux bords du Rhin.

« Combien de jours avez-vous passé à chercher tout cela, M. de Ker....

— Des jours ? des mois. Si cela venait de loin, les joailliers en feraient quelques cas ; mais comme cela vient de nos rochers, ils le dédaignent. *Ma plus aimée* ne les dédaignera pas. » Ces mots furent accompagnés d'un sourire si étrange que je dis à Constance : « Allons-nous-en, je t'en conjure, allons-nous-en.

— Bon courage, M. de Ker.... j'admire votre patience : que Dieu vous garde. » Et nous passâmes en le saluant.

Il nous suivit pendant quelque temps, car j'entendais le bruit de ses lourds sabots qui éraient les feuilles et les branches sèches.

« Ne pressons point le pas, me dit ma cousine : s'il s'aperçoit que tu as peur de lui, il nous donnera la chasse.

— Pourquoi lui as-tu parlé ?

— Parce qu'avec un pauvre idiot tel que celui-ci, il faut aller hardiment à l'abordage, comme dirait mon oncle. Quand il verra que nous ne prenons pas garde à lui, il retournera chercher dans ses rochers la parure qu'il destine à sa plus aimée »

J'avoue que je vis poindre avec grand plaisir le jour où nous devions dire adieu à Kérikel : ma cousine ne pouvait nous accompagner ; on avait encore besoin d'elle dans cette triste demeure. Bonne et serviable par nature, Constance partageait sa vie entre sa mère, ses sœurs, une tante qui habitait Lorient et une autre tante qui habitait Kérikel. Son existence entière était remplie par l'accomplissement des devoirs de famille.

Une fois en route avec ma mère chérie, je repris ma gaieté. Quelques saillies malignes m'étant échappées, ma mère me dit qu'elle me prêtait d'épargner des lieux remplis pour elle de bons souvenirs. Elevée à la campagne, elle était venue dans sa jeunesse plusieurs fois à Kérikel ; elle y avait goûté quelques plaisirs, parce que dans ce temps, des cousines, jeunes comme elle et



comme elle accoutumée à la vie des champs et des bois, voyaient les objets sous un tout autre aspect que moi, élevée dans une grande ville. Et à ce propos ma digne mère me fit remarquer que l'habitude émousse toutes les aspérités et embellit tout. Je l'ai éprouvé depuis ; mais alors impatiente, et aimant par-dessus tout à rire, il m'était impossible de comprendre que jamais Kérikel pût devenir même supportable.

Notre petit voyage se fit sans encombre, et lorsque nous arrivâmes au sommet de la longue rue de Quimperlé, terminée au bas par l'Eglise et par la maison de ma grand'tante, tout à côté, je mis mon cheval au galop, malgré la rapidité de la descente.

« Me voilà ! me voilà de retour ! les loups ne m'ont point mangée, criai-je en passant devant la fenêtre d'Adèle. Viens ce soir, » Et je continuai ma route sans m'arrêter. Plusieurs personnes ainsi qu'Adèle avaient mis la tête à la fenêtre au bruit inusité du galop d'un cheval.

Adèle fut ponctuelle au rendez-vous, et nous nous réfugiâmes dans une embrasure de fenêtre pour jaser tout à notre aise.

« Ton absence m'a paru bien longue, me dit Adèle. — Et à moi aussi, ma cousine, dit Etienne, qui s'était timidement approché de nous.

— Je ne sais véritablement pas comment je ferai, quand tu seras partie pour tout de bon.

— Et moi donc, ma cousine, murmura Etienne : vous avez été si bonne envers moi !

— Ecoutez, monsieur Etienne, reprit Adèle, nous avons à causer, Sophie et moi, de choses très-importantes. Après le souper, où je ne reste pas, vous aurez le loisir de lui parler à votre tour. »

Etienne se retira d'un air confus.

« Il s'émancipe un peu trop, M. Etienne, me dit Adèle ; voyons, parlons de nos affaires. »

Ces affaires étaient la partie de vert qui menaçait de se rompre presque au moment où elle venait d'être formée. Quimperlé est une charmante petite ville ; mais c'est une petite ville où tout le monde ne vit pas dans un parfait accord. Adèle me raconta des discussions, des querelles survenues pendant notre absence, et elle termina en disant : « Si la fête n'a pas lieu, j'irai toujours passer quelques jours à Pontscorff chez ma marraine, et nous trouverons moyen de nous amuser, tu verras. »

Le moment de quitter Quimperlé arriva. Dès mon entrée à Pontscorff, chose singulière, l'esprit de moquerie m'avait quittée. A Quimperlé, il s'était manifesté quelquefois avec Adèle, comme moi trop prompte à voir les ridicules ou bien à en gratifier les gens. Je ne laissai donc ici que bons souvenirs : ma grand'tante, les cousines et les cousins de ma mère, mes oncles et mes tantes (à la mode de Bretagne), tout le monde m'avait prise en affection. De mon côté je n'emportai aussi que des impressions agréables de cette jolie ville, qu'un poète a célébrée dans une chanson dont un seul couplet m'est resté dans la mémoire.

Nous n'avons point de voitures,  
De grands bals, ni d'opéras ;  
Mais en de simples parures  
Brillent ici mille appas.  
Aimez vous, grâces naïves,  
Esprit, amabilité,  
Venez, venez sur les rives  
De l'Isolo et de l'Elée.

Je ne dois pas oublier non plus, à propos de Quimperlé, de faire mention de son excellent pain à la levure de bière et au lait, presque aussi renommé que les miches de Pontscorff : on est aussi gourmet que gourmand dans ma chère Bretagne.

Adèle tint parole ; elle vint à Pontscorff, et nous trouvâmes moyen de rire et de nous amuser sans plus nous inquiéter de la partie de vert.

Etienne vint nous faire une visite à son tour. Plus embarrassé, plus gauche que jamais, il crut devoir expliquer sa présence en disant qu'il avait désiré s'assurer par lui-même si je réussissais à faire des bagues de crin. Il m'apportait de nouveaux matériaux et une nouvelle nomenclature pour compléter celle qu'il m'avait donnée. Le pauvre garçon était venu à pied, et devait s'en retourner de même. Ma bonne mère lui fit accueil ; elle savait combien il était malheureux, et, sous cette enveloppe peu séduisante, elle avait deviné un excellent cœur. J'étais dans de très-bonnes dispositions pour lui ; mais il m'ennuyait, et malgré moi l'envie de rire me prenait lorsque je le voyais assis tout droit sur une chaise, les deux mains appuyées à plat sur ses deux genoux dans l'attitude des anciennes cariatides égyptiennes, tout aussi immobile, et ne me quittant pas des yeux.

Le soir, au moment de son départ, nous lui fîmes toutes la conduite. Comme nous allions nous séparer, il me dit en balbutiant et en m'offrant un tout petit paquet enveloppé de papier blanc : « Ma cousine... j'ai quelque chose pour vous... Oh ! n'ouvrez pas à présent. » Et vite il se rapprocha de ma mère.

J'étais très-impatiente de savoir ce que contenait le petit paquet ; aussi dès qu'Etienne fût hors de vue, je défilai le papier : c'était une bague de crin, mais une bague incomparable, et qui avait dû coûter beaucoup de travail. Le chaton était composé de cinq branches, et représentait un cœur percé d'une flèche avec ces mots : *Pour toi seule il soupire*. Je me mis à rire comme une folle. Adèle, mes cousines suivaient mon exemple à mesure que la bague passait de main en main. Ma mère seule ne riait pas ; son air sérieux me déconcerta : les rires cessèrent et d'un mot ma mère vénérée nous fit rentrer en nous-mêmes : « Une affection vraie, dit-elle, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'excite la risée que des esprits étroits et des cœurs secs. »

Nous passâmes quelques jours encore à Pontscorff, et nous retournâmes à Lorient où nous devions prendre nos quartiers d'hiver. Je revenais dans ma ville natale un peu meilleure que je n'en étais partie deux mois auparavant ; mais je m'étais fait une réputation de moqueuse qui devait vivre longtemps, et quoique je me montrasse plus affectueuse et moins disposée à rire des ridicules d'autrui, je ne retrouvai pas ici les témoignages d'affection auxquels je m'étais si doucement accoutumée à Pontscorff et à Quimperlé.

Ne voulant pas que je perdisse mon temps, ma mère me donna un maître de dessin, afin que je pusse continuer les études commencées ; je faisais des fleurs artificielles avec une de ses anciennes amies, et malgré moi, bien malgré moi, il me fallut acquiescer l'humble talent de tricoteuse de bas. Combien plus tard, je remerciai ma mère de sa persistance à ce sujet ! En 1809, on ignorait l'art du tricot, porté aujourd'hui à un degré de perfection incroyable ; il n'était question ni de dentelles, ni de tricots à jour, et bien conduire un bas était le comble de l'ambition de la plupart des



jeunes filles; ambition que je ne partageais nullement. J'apprenais aussi de mes tantes, adroites comme des fées, à broder en soie et en or des ornements d'Eglise; fort peu travailleuse jusqu'alors, je ne sentais pas naître en moi le plaisir qu'on goûte dans les occupations variées. J'aurais voulu être toujours en route et en fêtes, comme pendant les deux mois qui venaient de s'écouler. De temps en temps, nous allions aux différents pardons, dans les environs de Lorient; partout se reproduisaient les mêmes scènes, et je ne me lassais pas de m'étonner du mélange bizarre que font nos paysans, d'une piété sincère, mais peu éclairée, de quelques superstitions de l'ancienne Armorique et des plaisirs très-mondains de la danse. Plus tard, j'ai pu reconnaître que l'esprit humain, cultivé ou non, sait accorder entre eux les contrastes les plus frappants.

Il avait été souvent question de visiter le Port Louis, cette sentinelle avancée de la rade de Lorient. L'idée d'un voyage sur mer m'enchantait; d'abord assez indifférente à ce qui fait l'admiration de tout le monde, à la vue de l'océan, je commençais à me passionner pour cette vaste étendue d'eau salée qu'on découvre du sommet de la tour. Au premier coup d'œil elle m'était apparue presque aussi unie qu'un miroir; mais j'e l'avais vue moutonner, les vagues monter, grandir, s'élever comme des montagnes, et j'avais enfin compris la poésie de la mer.

La distance du Port-Louis à Lorient n'est que d'une lieue et un quart, cinq kilomètres; le trajet se fait en canot et, sans présenter de grands dangers, il n'est pas toujours facile par une mer houleuse.

Le jour pris enfin, nous allions partir, lorsque Etienne, arriva : le laisser seul au logis n'était pas possible; il fut donc admis à faire partie de la bande joyeuse, qui se composait de sept à huit jeunes filles et de trois à quatre mamans et tantes. Toutes, nous nous étions munies de branches de feuillage : ces branches devaient nous servir de parasol en pleine mer. Etienne, fort embarrassé de sa contenance au milieu de toutes ces rieuses, prit place modestement à l'arrière du canot. *L'ancre est levée*, nos mariniers entament l'eau avec leurs avirons, et nous voilà en route par un soleil magnifique et par une mer calme et douce. Malheureusement pour Etienne, une de mes tantes l'avait fait changer de place, et il se trouvait au milieu de nous toutes, jeunes folles, qui ne demandions pas mieux que de lui faire des niches. Je ne sais comment la chose arriva, mais un de nos rameaux ayant trempé dans les flots passa en se relevant sur la tête du pauvre Etienne; un second rameau suivit l'exemple du premier, et le malheureux garçon aurait été arrosé jusqu'à l'arrivée, si les mamans n'étaient intervenues pour faire cesser une aussi mauvaise plaisanterie.

Je n'avais pas encore vu de citadelle; celle du Port-Louis est des plus remarquables, mais la ville est mal percée, mal bâtie. Pas un arbre dans ce triste amas de pierres de taille; pas d'autres vue que la mer, toujours la mer, toujours la mer. Nous étions adressées à l'officier qui commandait alors le Port-Louis. Il eut la bonté de nous faire visiter l'église, qui est d'une élégante architecture; des casernes, les casernes, les pavillons destinés aux officiers; puis il nous mena à sa demeure, où nous fûmes reçues cérémonieusement par sa fille, mademoiselle Céleste, dont le nom formait un étrange contraste avec la personne qui le portait. Ma-

demoiselle Céleste, grande, maigre et jaune comme son père, semblait en vérité avoir été bâtie tout exprès pour habiter dans ces murailles sans verdure, ni fleurs. — Raide, compassée et prétentieuse, elle trouva moyen de nous faire savoir qu'elle était musicienne, qu'elle jouait de la lyre. — A ce mot de lyre, je la regardai tout ébahie. Une lyre était pour moi quelque chose de tout à fait grec, de tout à fait mythologique : une lyre dans les temps modernes ! La lyre fut apportée, et mademoiselle Céleste, après avoir passé bien du temps à la mettre d'accord, joua et chanta quelques morceaux avec un vrai talent d'écolière. On applaudit cependant ; car, hélas ! la politesse exige certains petits mensonges. Nos mères invitèrent le commandant et sa fille à venir partager avec nous, sur la place d'armes, seul endroit où il y eût alors du gazon, les provisions que nous avions apportées de la ville. Tous deux, après quelques façons, acceptèrent.

Le commandant nous raconta l'histoire du Port-Louis, depuis sa fondation, qui date de 1635, et comment le mode de bourg, connu sous le nom de Blavet, est devenu, grâce à Louis XIV, une place forte très-importante pour la rade de Lorient.

Mademoiselle Céleste, de son côté, nous donna quelques détails sur la manière de vivre dans cette citadelle; la conversation était intéressante, mais elle n'était pas gaie, aussi entendîmes-nous avec un grand plaisir nos marinières nous avertir qu'il était temps de reprendre le chemin de Lorient.

Le commandant et sa fille nous accompagnèrent jusqu'à la rade. Le premier, après avoir jeté un coup d'œil sur l'horizon, dit aux marinières :

« Mes gars, il faut jouer des avirons, et ferme !

— Connu, commandant, répondirent-ils ; seulement il faut que la cargaison se tienne tranquille, et ne crie pas pour un peu d'eau salée que nous embarquerons. »

Nos mères se regardèrent avec inquiétude.

« Ne vous tourmentez pas, mesdames, ajouta le commandant, s'il doit y avoir un grain, ce ne sera que fort avant dans la soirée, et après votre retour chez vous; vous aurez seulement une mer un peu moutonneuse. »

L'envie de rire nous avait passé à toutes; nous nous embarquâmes en disant adieu au commandant et à sa fille, et nous nous assimes sur les bancs du canot en nous serrant les unes contre les autres. Etienne avait trouvé moyen de se placer près de moi, tout au bord du canot. Muet pendant la journée entière, il recouvra la parole pour me dire :

« Ne craignez rien, ma cousine; j'ai fait un jour ce voyage par une houle affreuse, malgré laquelle nous sommes arrivés à bon port. Il faudrait seulement persuader à toutes ces demoiselles de se tenir tranquilles, et, si le canot se penchait d'un côté, de ne pas se précipiter de l'autre côté toutes à la fois.

— Dites-le leur, mon cousin; elles vous croiront plutôt que moi, répondis-je. »

Mais Etienne était trop timide pour élever la voix et pour oser donner des instructions à une troupe de jeunes filles. Heureusement, nos mères, nos tantes avaient fait plusieurs fois ce petit voyage, et elles recommandèrent surtout l'immobilité.

J'étais fort émue, mais pas effrayée cependant. Ma mère était assise derrière moi, Etienne, le bon Etienne était placé à mon côté; que pouvait-il m'arriver de mal ?



Peu à peu je repris ma liberté d'esprit, et je pus jouir de la vue d'un soleil couchant magnifique qui diaprait les flots de pourpre et d'or. La mer était bien belle ainsi. Absorbée dans cette contemplation, je sentais à peine le mouvement de bascule imprimé au canot par les vagues, qui tantôt montaient, tantôt s'affaissaient; nos matelots, gens experts dans leur métier, ramaient avec vigueur, et, secondé par la marée montante, le canot marchait rapidement vers le port. Ainsi qu'il avait été prédit, nous embarquâmes quelques lames d'eau salée. La première fut reçue avec un peu d'effroi, mais nous accueillîmes les autres avec de joyeux éclats de rire, en nous moquant du bain de pied que nous prenions, bon gré mal gré... Enfin nous arrivâmes sans accident.

Je n'avais jamais vu d'hiver qu'à Paris ou bien à Versailles. A Paris, les rues boueuses; à Versailles, les rues glacées où la neige séjourait alors aussi longtemps que les rayons du soleil ne la faisaient point disparaître. Mais l'hiver, dans les grands bois que fréquentent rarement quelques piétons, présente un aspect dont je fus frappée. Il n'était plus possible d'aller à Pontscorff par les bateaux des blanchisseuses; le trajet fait ainsi était interminable; nous nous y rendions à pied par les beaux bois couverts de neige. J'étais devenue marcheuse. Ma mère et moi, nous faisons nos deux lieues, en suivant les sentiers dont la terre durcie rendait la marche plus commode. Le surlendemain, nous revenions à Lorient, en ramenant presque toujours une de mes cousines. A Paris et à Versailles, le bruit des fêtes qui remplissent les veillées pour les heureux de la terre, n'était jamais parvenu jusqu'à moi. A Paris comme à Versailles, j'avais toujours vécu avec ma mère chérie dans une solitude profonde et loin de tous les bruits du monde; mais à Lorient, le retentissement des fêtes de la préfecture venait résonner à mon oreille, ainsi que le récit des bals donnés par la bourgeoisie et le commerce.

N'ayant aucune idée de ce que pouvaient être ces plaisirs si vantés, si enviés, je m'étonnai beaucoup d'entendre mes cousines, les jeunes filles de ma connaissance, regretter amèrement de ne pouvoir y prendre part. Toutes me disaient : « Tu seras bien heureuse, l'an prochain, tu verras de beaux bals, de superbes

fêtes, » et elles paraissaient surprises du peu d'impression que cet espoir faisait sur moi. C'est que dès lors je me sentais peu faite pour le monde. Le seul plaisir que je connusse, celui de la danse, était pour moi une véritable passion; mais danser au son de plusieurs violons et dans de beaux salons ne pouvait, à mon avis, être plus désirable, plus charmant que la danse aux fêtes champêtres et animée seulement par le binou et le hautbois. Je ne comprenais pas davantage les délices de la toilette; ce que je sentais vivement, c'était la joie de vivre en famille, joie ignorée jusqu'alors.

J'aimais, mais non de la même manière, toutes mes cousines, et pour la première fois je vouais les douceurs d'une tendre amitié. *Mon amie de cœur* était Pascaline : les liens du sang nous unissaient. Qu'elle était jolie ! quand elle venait passer quelques jours à Lorient, je prenais plaisir à la parer de ce que j'avais de plus élégant, et je me sentais fière d'elle, lorsque, sur le Cours, promenade du beau monde, je la voyais regardée avec admiration, et lorsque j'entendais ces mots : « La jolie personne ! » Mais Pascaline, qui comptait quatre ans de plus que moi, me traitait souvent en enfant, ce qui me dépitait, et se moquait de la jalousie que m'inspirait une amie de son âge, que tout naturellement elle me préférerait. Joies et tourments de la jeunesse, que vous créez des souvenirs durables et doux; vous avez été passagers, et cependant vous laissez dans le cœur une empreinte ineffaçable !

Ma mère vénérée, avant de partir pour la terre étrangère, habitée depuis longtemps par mon père, qui nous appelait auprès de lui, avait voulu retremper son âme au sein de ses deux familles, et faire vibrer dans le cœur de sa fille les cordes encore ignorées de l'amour des siens et de la terre natale. Son but fut atteint; car une année de séjour en Bretagne suffit pour me faire pratiquer à toujours le culte de la famille, et pour développer en moi cet amour du pays, si enthousiaste dans la jeunesse, et si profondément enraciné dans l'âme des Bretons.

Le moment des adieux arriva; nous partîmes comblées des dons de tous ces bons parents, que nous quitions sans espoir de les revoir jamais, et, les yeux baignés de pleurs, nous reprîmes la route de Paris.

S. ULLIAC TREMADURE.

## L'ANGE DE LA CHARITÉ

### I

#### L'ANGE DE LA CHARITÉ.

La mission de l'ange de la Foi est belle. Il parle à nos âmes; il leur rappelle la puissance de celui qui a créé toutes choses, et n'abandonne point ce qu'il a créé; il leur redit, aux heures où le doute les travaille et leur donne assez d'audace pour les porter

à interroger Dieu, ou à murmurer devant ses décrets impénétrables, qu'il faut croire en lui sans le comprendre, comme l'enfant croit en sa mère sur la foi de son amour; et il combat pour nous l'ange de malice et d'erreur qui nous incline à ce doute fatal.

La mission de l'ange de l'Espérance est belle. Il essuie les larmes de ceux qui pleurent, soutient ceux qui faiblissent, relève ceux qui tombent, excite les



efforts de ceux qui s'arrêtent, découragés par l'âpreté du la longueur de la route.

L'ange de l'Espérance parle à chacun son langage avec une seule parole : Le Ciel et ses joies pour les souffrances supportées ici bas avec résignation.

Mais la mission de l'ange de la Charité est plus belle encore.

Il dépose dans les âmes une goutte puisée dans l'océan de l'amour divin; il met dans toutes les poitrines une fibre qui tressaille à la vue des douleurs d'autrui, et il tient ses regards abaissés sur cette goutte d'amour et cette fibre de compassion, attentif à voir si l'homme ne laisse point s'évaporer l'une, et s'endurcir l'autre.

L'ange de la Charité ne considère point dans un bienfait le retentissement qu'il aura, ou la mesure de maux qu'il comblera; il considère le mouvement secret dont il connaît le ressort, et juge d'après l'intention; mais en vertu de cette parole auguste qui a promis la récompense au verre d'eau, il tient un compte exact de toute action louable faite sous le regard de Dieu.

Deux livres sont à sa droite, ouverts pendant l'éclat de notre jour et l'obscurité de notre nuit.

L'un, dont les pages innombrables contiennent tout ce qui se fait d'aumônes sur la terre; l'autre qui contient tout ce qui s'en exhale de vraie charité. Car l'aumône et la charité ne sont pas une même chose : de deux ruisseaux sortis de la même source, l'un est quelquefois troublé dans son cours, lorsque l'autre reste limpide; et il y a souvent d'abondantes aumônes sans que le reflet divin de la charité les colore, comme il y a de la vraie charité, privée des moyens de dispenser l'aumône.

## II

### SIX ÉTAGES.

C'était le premier jour de l'année. Tandis que tout Paris s'agitait, que sa population immense se trouvait divisée en deux camps distincts, celui qui donne et celui qui reçoit, — il faut être bien seul au monde et bien dénué de tout commerce social pour rester neutre à cette époque, — l'ange de la Charité avait abaissé ses regards brillant d'un feu céleste sur un des toits innombrables de cette grande cité, et les y tenait arrêtés.

Cette maison se composait de six étages. Le premier, meublé avec un luxe somptueux, était la demeure d'une jeune femme mariée depuis peu; heureuse, du moins en apparence, et sans manquer à ses devoirs religieux, fréquentant tant soit peu le monde, et l'aimant tant soit peu aussi.

Le second retentissait sans cesse des éclats de jeunes voix rieuses, des vibrations de la musique et des conversations frivoles.

Deux jeunes filles l'habitaient avec leur mère, veuve depuis longtemps déjà, possédant une fortune aisée, et ne sachant rien refuser à ses filles.

Le troisième était la demeure d'un homme d'âge mûr, employé dans les bureaux d'un ministère, et joignant aux appointements de sa place un peu de fortune personnelle, ce qui le faisait riche assez, car il n'avait point de famille.

Au quatrième, où la propreté faisait tous les frais

de luxe, une jeune ouvrière en lingerie travaillait en soignant sa vieille grand-mère, avec laquelle Dieu l'avait laissée seule ici-bas.

Le cinquième étage logeait deux familles : deux jeunes époux et leur enfant; un père et sa petite fille, âgée de neuf ans à peine, et qui n'avait jamais prononcé le doux nom de mère.

Enfin, le sixième était la retraite d'un bon vieillard, autrefois portier de l'hôtel, (il avait bien changé de logis!) dont les habitants avaient eu à se louer, et que le propriétaire avait, sans rétribution, pris pour son locataire du sixième étage. Il rendait encore à tous autant de services que son âge le lui permettait, et les petits salaires qu'il en recevait, joints aux deux cents francs de revenu qui formaient tout son avoir, suffisaient aux besoins modérés de Jérôme.

Ainsi était composée la maison sur laquelle l'ange de la Charité avait les regards fixés, épiait les scènes qui allaient s'y passer en ce jour, et tenant entre ses doigts divins la plume d'or qui devait, le soir, les retracer impartialement sur les livres commis à sa garde.

## III

### Premier étage.

#### LA QUÊTE A SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS.

Habituellement, peu prompt à vaincre la mollesse qui la retenait sous ses doubles rideaux de mousseline et de damas, madame de Vincy se leva de grand matin ce jour-là.

Son premier soin fut de courir à ses fenêtres interroger le temps. L'obscurité, à peine dissipée par les premières lueurs du jour, lui laissa cependant distinguer que le ciel était sans nuage, et le pavé de la rue sans humidité.

« Tant mieux, se dit-elle, le temps sera favorable pour la toilette que je projette. »

Elle sonna sa femme de chambre.

Victoire, jeune fille vive et pétulante, tout aussi éveillée que sa maîtresse à cette heure matinale, arriva promptement, et d'un air grave, contrastant avec sa vivacité habituelle, exprima à Madame l'assurance de son dévouement et de sa fidélité.

Un bonnet coquettement garni de fine dentelle, fut la réponse de la jeune femme, qui ne put s'empêcher de sourire à la vue de la joie de sa femme de chambre, et des élans de sa reconnaissance.

« Arrangez maintenant ma coiffure, Victoire, dit madame de Vincy; mon mari est déjà sorti; à son retour, nous déjeunerons, et ma toilette sera plus promptement achevée quand nous voudrons sortir.

— Je sais bien, moi, ce qu'est allé faire monsieur, si matin, hasarda Victoire, tout en tressant avec adresse les longs cheveux blonds qui encadraient à ravir le doux visage de sa jeune maîtresse. »

Madame de Vincy sourit.

« Je ne le sais pas, moi, mais je m'en doute bien.

— Je ne voudrais pas être indiscret, reprit Victoire, la bonne humeur de sa maîtresse lui rendant le babil plus hardi; oh! non, puisque monsieur a eu assez de confiance en moi pour me faire part de ses projets, je ne les dirai pas à madame; mais je crois qu'elle sera aussi heureuse du présent de monsieur,



que je le suis, moi, de celui que je tiens de la générosité de Madame, et ce n'est pas peu dire....

— En vérité, Victoire, j'admire votre discrétion et ne veux point la mettre à l'épreuve.

— Oh ! Madame peut être sûre que je sais garder un secret. Madame se souvient bien de ce bijoutier du Palais-Royal, où nous avons vu ensemble.... mais je ne dis rien.... et j'ai vu, quand Madame en a parlé le soir, Monsieur qui avait l'air de penser... Enfin, voici les cheveux de Madame bien arrangés.

— Allez, Victoire, et surtout continuez de bien garder les secrets, dit la jeune femme. »

Cinq minutes après le départ de la femme de chambre, monsieur de Vincé entra.

Il échangea avec sa jeune épouse des baisers affectueux et l'expression de vœux sincères ; puis lui remit en souriant une riche petite boîte d'ivoire incrustée d'argent.

Cette boîte contenait un bracelet d'or émaillé, d'une admirable exécution, le même que madame de Vincé avait un soir contemplé avec la discrète Victoire, et dont elle avait dépeint la richesse à son mari, sans désir ni arrière-pensée.

« Je suis heureux qu'il te fasse plaisir, dit monsieur de Vincé, voulant épargner à sa femme jusqu'au remerciement ; j'ai encore à te dire autre chose qui te fera un plaisir passager, mais, je crois, bien vif aussi. »

La jeune femme leva son doux regard pour interroger son époux.

« Oui, mon amie, j'ai rencontré Émile de \*\*\* qui se rendait ici, et qui m'a prévenu qu'il comptait sur toi pour être une des quêteuses de la messe que la société de secours dont nous faisons partie, fait exécuter aujourd'hui même à Saint-Germain. J'ai pris sur moi de le lui promettre, et il est allé continuer ses courses. Ai-je bien ou mal fait ? »

— Tu as d'autant mieux fait, répondit madame de Vincé dont les regards brillèrent de joie, que l'hiver s'annonce rigoureux, et que nos pauvres auront plus besoin que jamais de secours ; Dieu veuille que nous fassions une quête fructueuse !... »

Hélas ! les lèvres de la jeune femme parlaient des pauvres et de la compassion qu'on doit étendre sur leur misère, comme le Seigneur étend la sienne sur notre fragilité, mais son cœur tenait un tout autre langage.

Ce langage intime, qu'elle eût rougi de parler à voix haute, lui retraçait la parure brillante qu'elle allait déployer pour effacer celle des autres jeunes femmes appelées à la même mission ; les regards d'approbation qui allaient saluer son goût et sa grâce, et les louanges que lui prodigueraient les habitués de sa maison.

Cependant, madame de Vincé était bonne ; mais elle avait laissé prendre trop d'empire à la vanité.

Elle se mit à ouvrir tous les tiroirs de ses meubles et tous les cartons de sa garde-robe.

Elle en tira une robe de satin bleu que nul regard n'avait encore vue ; un riche cachemire sur la beauté duquel elle avait reçu déjà de nombreux éloges, et les fines et épaisses dentelles qui devaient orner son cou et ses bras.

« Avec le chapeau de velours blanc que j'ai fait garnir d'un bouquet de plumes, et le bracelet char-

mant que tu viens de me donner, n'est-ce pas, mon ami, je serai convenable ? »

Monsieur de Vincé regardait sa jeune femme en souriant et jouissait de sa joie.

« Je ne pouvais vraiment refuser de quêter à cette messe ; car c'est une bonne œuvre, et il y a tant de malheureux à secourir.... »

Entremêlant ainsi la préoccupation réelle de sa toilette, et la pensée apparente du motif qui devait la guider, madame de Vincé allait d'un meuble à l'autre, prenait entre ses mains tous les objets qu'ils renfermaient, se rappelait le bal où elle avait porté cette coiffure de perles, le dîner où elle avait vu des regards d'envie sur cette berthe de point d'Angleterre, la visite pendant laquelle on avait admiré cette riche fourrure, et la jeune femme ne s'apercevait point que le temps s'écoulait.

On dîna en toute hâte, et on sonna Victoire.

Victoire, déjà toute parée et coiffée à ravir du présent de sa maîtresse, voulut se surpasser pour témoigner sa reconnaissance, et jamais elle ne mit plus d'adresse et de goût à parer la jeune femme, qui, après un rapide coup d'œil sur sa glace, remercia Victoire par un sourire, et s'élança dans sa voiture.

Dix heures sonnaient et l'office commençait.

Les trois amies de madame de Vincé, qui devaient avec elle, interprètes du pauvre, solliciter pour lui les dons de la charité, étaient placées les unes près des autres, et se pressèrent à sa vue pour l'inviter à venir aussi près d'elles.

Après les premiers accords de cette harmonie religieuse des orgues dont nulle autre n'égale la majesté, les charmantes jeunes femmes déposèrent leur propre offrande dans la bourse de velours, et se mirent en devoir de remplir leur mission.

Elles étaient toutes gracieuses et parées avec goût. Mais madame de Vincé, outre la parure naturelle de sa jeunesse et de sa beauté, l'emportait de beaucoup sur ses amies, et elle dut se trouver bien heureuse, car les regards s'arrêtaient sur elle avec complaisance, et la recette lui semblait surpasser son espoir.

La bienfaisante mission dura trois quarts d'heure, après lesquels les jeunes femmes allèrent déposer leur trésor entre les mains d'un vénérable vieillard, sur le front duquel la sérénité de l'âme et la bonté du cœur se confondaient et commandaient la confiance et le respect.

« Soyez bénies, mesdames, leur dit en souriant le digne prêtre, et que l'année commencée par une bonne œuvre n'ait pour vous que des heures prospères. »

Ces simples et affectueuses paroles appelèrent sur le visage de madame de Vincé une imperceptible rougeur, et il lui sembla entendre que la voix de sa conscience lui demandait en secret :

« Est-ce bien par une bonne œuvre que tu as en réalité commencé l'année ?... »

Mais ce ne fut qu'un éclair passager ; quelques minutes après, elle rentrait chez elle, heureuse de son triomphe et convaincue qu'elle avait fait un acte de charité.



IV

Deuxième étage.

LE BAL PAR SOUSCRIPTION.

La petite chambre du second étage qu'habitaient Elisabeth et Béatrix de la Ferrière, était éclairée longtemps avant le jour.

Les folâtres jeunes filles se parlaient à voix basse, car un tout petit cabinet les séparait seulement de leur mère, qu'elles croyaient encore endormie, tandis que l'amour maternel la retenait depuis bientôt une heure au prie-Dieu où elle appelait toutes les bénédictions du Seigneur sur celles qui faisaient toute sa joie.

« Quel bonheur ! disait Elisabeth, jeune fille blonde de seize ans, plutôt gracieuse que jolie, en délivrant des papillotes, qui les retenaient prisonnières, de longues boucles de cheveux, sa plus belle parure, car son teint maladif était d'une pâleur mate. Quel bonheur que ce bal improvisé, pour ce soir, par notre amie Berthe ! Un bal pour les pauvres ! Cela leur fera du bien et à nous du plaisir. J'ai hâte de voir l'effet de cette guirlande dont j'ai inventé la forme.... Il me semble que ce jour va être bien long. Et toi, ma sœur, tu ne dis rien ? »

— Moi, répondit Béatrix, plus âgée d'un an que sa sœur, moins grande, mais plus forte et d'un visage charmant, moi je songe à cette pauvre Louise, qui aime tant le bal aussi, et qui sera bien privée d'être retenue au lit par cette fièvre opiniâtre.

C'est triste en effet. Mais que veux-tu y faire ? Si nous nous affligeons outre mesure, Louise n'en sera point soulagée et nous souffrirons aussi. Il me semble qu'il vaut mieux se résigner et profiter des rares moments où nous pouvons jouir d'un peu de plaisir.

Béatrix ne répondit rien, mais elle soupira. C'était une bonne jeune fille que son cœur portait à la plus entière abnégation, et qui ne songait jamais à elle-même, que lorsque tout ce qui l'entourait et tous ceux qu'elle aimait, avaient épuisé sa bienveillance et son dévouement.

Après un quart d'heure donné aux premiers soins de la toilette, les sœurs allèrent frapper doucement à la porte de leur mère, et en un clin d'œil elles furent enlacées autour d'elle, lui prodiguant leurs baisers et recevant les siens, à part égale, et également affectueux.

Car, bien qu'elle ne pût se dissimuler qu'elle recevait plus de preuves d'affection de sa Béatrix bien-aimée, madame de La Ferrière n'avait jamais rien laissé paraître au dehors, qui pût même faire soupçonner qu'elle s'en aperçût.

« Eh bien ! mes enfants, leur dit la bonne mère, après les doux épanchements du cœur, ne vous manquera-t-il rien pour cette fête de ce soir ? »

— Non, vraiment, mère, répondit la légère Elisabeth : la couturière doit nous livrer à midi nos toilettes, et je tiens prêts tous les accessoires.

— Moi aussi, ma fille, j'ai songé aux accessoires : depuis un an que je vous conduis un peu dans le monde, vous avez porté la même parure, et j'ai cru qu'il ne vous serait point désagréable de pouvoir en changer parfois. »

En disant ces mots, madame de la Ferrière ouvrit

un tiroir de son secrétaire, et montra à ses filles les pendants d'oreilles, les bracelets et les agrafes semblables qu'elle leur destinait. Elisabeth frémissait de plaisir, mais Béatrix paraissait regarder sans voir.

« Tu n'es pas malade, ma fille, lui demanda la mère avec une anxiété visible ? »

— Non, non, bonne mère, mais il me manque quelque chose à moi, pour ce bal....

— Quoi donc, enfant ?

— De la joie, mère. Louise, la bonne Louise qui se privait de ses promenades pour venir près de moi l'année dernière, lorsque j'étais malade, me distraire et me faire d'amusantes lectures, Louise est souffrante à son tour, et je voudrais bien... mais je crains d'affliger Elisabeth en la laissant aller seule....

— Tu voudrais passer la soirée avec Louise, s'écria la pétulante jeune fille. Oh ! sœur, cela ne me fera d'autre peine que celle de te voir privée de la danse que j'aime tant. Pour moi, j'admire ton sacrifice, mais je n'aurais pas le courage de l'imiter. Si notre bonne mère veut bien me conduire et te permettre d'aller auprès de Louise, chacune sera heureuse à sa manière.

— Je le veux bien ainsi, mes enfants ; mais faudrait-il, Béatrix, que je réclame à Berthe, votre caissière, les vingt francs de ta souscription, puisque tu ne participeras pas à la fête ?...

— Ah ! que dites-vous là, bonne mère ! reprit Béatrix ; croyez-vous donc que ma pensée en souscrivant n'ait pas été le soulagement des pauvres plus que le plaisir qu'on me promettait ?

— Tu es bien meilleure que moi, ma sœur, dit Elisabeth en s'essayant à une valse nouvelle ; je suis bien aise que les pauvres y trouvent leur profit, mais je ne suis pas fâchée d'y trouver aussi mon compte. »

Le soir, pendant que les sons enivrants de l'orchestre transportaient de joie Elisabeth, pour un instant forte et animée, mais que sa mère contemplait avec tristesse, car elle pensait à l'avenir pour cette enfant qui n'avait de vigueur que lorsqu'il s'agissait de frivolité, Béatrix, à moitié cachée sous les rideaux de l'alcôve, disait à son amie, qui lui serrait les mains avec effusion et appuyait longuement sur son front plein de fraîcheur ses lèvres pâles et brûlantes :

« Que parles-tu de sacrifice, ma Louise ? Je suis égoïste plutôt, puisque j'ai trouvé deux joies à la même source ; l'une de faire l'aumône, et l'autre de te rendre ce que tu as fait pour moi l'année dernière. »

Le lendemain, Elisabeth se leva à onze heures, accablée de fatigue, et plus pâle encore que de coutume ; elle allait nonchalamment se préparer à remettre à leur place les objets de sa parure, lorsqu'elle s'aperçut que Béatrix, qu'elle entendait à son piano, avait prévenu sa pensée, et réparé le désordre inévitable des préparatifs d'une fête.

« Ah ! c'est vrai, se dit à elle-même Elisabeth, ma sœur est rentrée de bonne heure, elle aura dormi mieux que moi, que la fatigue tenait éveillée, et je suis sûre qu'elle n'a point aujourd'hui d'intolérables douleurs de tête comme celles que j'éprouve. »

Elisabeth pensait vrai, mais elle aurait dû, conduisant sa pensée plus loin, remonter à la source de la santé de l'une et de la souffrance de l'autre.



V

Troisième étage.

LA PIÈCE D'OR.

Monsieur Laucourt, l'employé du ministère, assis sur un fauteuil, enveloppé d'une robe de chambre bien fourrée, et les pieds étendus devant un feu pétillant, paraissait plongé dans de profondes méditations.

Il songeait peut-être à sa solitude ; car monsieur Laucourt, en homme un peu personnel, s'il voyait de temps à autre quelques amis, n'avait point cette expansion qui fait pour les cœurs aimants un frère de chaque homme, et une famille du genre humain.

Il vivait seul pour n'être point gêné dans ses habitudes, ne laissait aucun de ses désirs sans satisfaction, et ne voyait point autour de lui de misère ni de souffrance, parce qu'il était à l'abri de la première, et se garantissait de la seconde autant qu'il était en son pouvoir. Monsieur Laucourt passait cependant pour être charitable, parce que toutes les associations de charité de son arrondissement n'éprouvaient jamais de refus de lui.

Sa position le mettant à même de faire l'aumône sans qu'il en éprouvât de privations personnelles, il la faisait volontiers.

Tiré de sa rêverie par un coup timidement frappé à sa porte, il se leva et ouvrit lui-même, sa domestique étant absente.

Une femme du peuple, dont la mise était pauvre, mais d'une propreté irréprochable, tenant par la main un enfant de six ou huit ans, entra, mais n'avança pas dans l'appartement, dont elle craignait de ternir le parquet brillant avec ses souliers communs.

« Ah ! c'est vous, Julianne, lui dit doucement monsieur Laucourt.

Oui, monsieur, c'est moi, qui n'oublie point vos bontés, et qui croirais manquer à mon devoir, si je ne venais pas vous offrir pour moi, pour mon mari et mes enfants....

— C'est bien, Julianne, je sais que vos vœux sont sincères, et je vous en remercie. Mais à propos de vos enfants, pourquoi n'avez-vous pas votre aîné ? Vous savez que je m'intéresse à ce garçon-là.

— Hélas ! monsieur, mon pauvre Louis est malade, bien malade, il a bien pleuré de ne pouvoir venir vous remercier lui-même de tout ce que vous faites pour lui ; mais il ne sort point de son lit. Le médecin m'a assuré que ce n'était pas dangereux mais ça peut être long.

— C'est fâcheux, Julianne, car le maître chez lequel je l'ai placé en apprentissage est fort content de lui et promet d'en faire un excellent ouvrier. Enfin, il est jeune, le temps perdu se réparera.

— Je suis sûre, monsieur, que ça l'aurait guéri de venir vous voir, car il vous aime comme un autre père.

— Eh bien ! dites-lui, Julianne, que j'irai le voir, peut-être...

— Oh ! monsieur que de bonté ! et la pauvre mère joignait les mains et versait des larmes de joie. Monter notre escalier tout noir et venir vous asseoir sur nos pauvres chaises !...

— Cependant si je ne pouvais y aller, Julianne, — car monsieur Laucourt regrettait de s'être trop avancé ;

il faisait si froid et Julianne avait dit que l'escalier était si noir, — donnez-lui ceci de ma part. »

L'employé tendait une pièce d'or à la pauvre femme. Elle la prit et remercia ; mais ses yeux ne brillèrent point de la joie qui les avait animés à la promesse de la visite.

Ce n'est pas l'argent que les pauvres honnêtes estiment le plus pour leur misère, c'est une marque de commiseration et de bienveillance, et c'est là ce que ne savait pas monsieur Laucourt. Julianne rentra chez elle le cœur gros.

La pièce d'or fit tant de joie à son petit malade que par un instinct de délicatesse, elle ne lui parla point de la promesse de son protecteur, car elle sentait qu'il ne viendrait point.

Julianne avait bien prévu. Monsieur Laucourt ne vint point lui faire de visite ; ce fut elle qui, quinze jours après, conduisit Louis le remercier.

VI

Quatrième étage.

LA ROBE FANÉE.

Une jeune fille d'environ dix-huit ans, revêtue d'une robe fort simple, et garantie encore par un grand tablier blanc, mettait de l'ordre dans le modeste ménage, frottait les meubles déjà tout brillants, surveillait de l'œil une bouilloire placée devant le feu, et souriait à la bonne aïeule qui, assise sur un grand fauteuil de paille et appuyée sur des oreillers, la regardait avec joie et orgueil.

Et cela était bien pardonnable à la bonne grand-mère. Dieu qui ne regarde point à la condition sociale pour dispenser les grâces physiques et les charmes du caractère, s'était plu à combler Alice des unes et des autres.

Elle était plus belle que madame de Vincis, plus gracieuse dans ses mouvements que la folle Elisabeth, et meilleure encore que Béatrix ; car sa bonté s'ignorait elle-même ainsi que sa beauté. L'humble condition d'Alice la préservait de l'écueil où vient échouer la modestie : elle n'était point exposée à entendre les éloges dont le monde n'est point avare, et un sourire d'approbation de sa grand-mère était sa plus haute ambition.

Jalouse d'être trouvée irréprochable dans ses travaux de lingerie, pleine de douceur dans ses relations sociales, résignée aux inévitables petits désagréments dont la vie est jonchée, la jeune ouvrière, trouvait le bonheur autant qu'on peut le trouver ici-bas, dans le strict accomplissement de ses devoirs.

Son salaire, modique il est vrai, mais jamais interrompu, parce que les maîtresses de magasins satisfaites de son travail ne l'en laissaient jamais manquer, et le peu dont elle avait hérité de son père, honnête ouvrier, suffisaient amplement aux besoins modérés des deux femmes.

Le premier jour de l'an n'avait point apporté de changement dans le doux intérieur.

L'aïeule avait pressé plus longtemps la jeune fille sur son sein, au bonjour matinal ; elle avait intérieurement remercié Dieu de lui avoir laissé un trésor, s'il lui en avait enlevé d'autres et tout avait été dit.



Alice venait de terminer son occupation sans éclat, mais non sans utilité, lorsqu'un bruit léger attira son attention. Une petite main d'enfant laissait voir des doigts déliés, mais rougis par le froid, qui retenaient la porte à peine entrebâillée, et paraissaient craindre de l'ouvrir entièrement.

Alice s'élança vers la porte, prit dans la sienne l'indécise petite main, entraîna dans l'appartement une jeune enfant en pleurs, et la fit asseoir sur un petit tabouret entre elle et la grand-mère.

Jenny, c'était le nom de la timide visiteuse, était la petite orpheline du cinquième étage.

Alice l'aimait comme une jeune sœur, d'abord parce que son cœur expansif s'attachait surtout aux enfants, ensuite parce qu'il y avait entre elles une confraternité de malheur, puisque ni l'une ni l'autre n'avait connu de mère; enfin et surtout parce que Jenny était la filleule d'Alice.

Ce fut donc pénible pour Alice de voir, à pareil jour surtout, des larmes abondantes sur le visage de sa filleule, et elle lui demanda doucement :

« Qu'as-tu, Jenny? dis-le-moi. »

Mais l'enfant avait caché sa tête blonde sur les genoux de sa marraine et ne répondait rien.

« Si tu ne veux pas me parler, Jenny, j'irai trouver ton père et je lui demanderai... »

— Oh! marraine, et l'enfant relevant la tête laissa voir ses yeux tout brillants de larmes, ne faites pas cela, je suis sortie bien vite pour que mon père ne puisse pas me voir pleurer, car il a de la peine aussi.

— Allons, dit Alice émue, je veux savoir absolument, ou bien je n'embrasserai pas Jenny aujourd'hui. Comme pour donner un démenti à cette impossible menace, la charmante petite fille approcha son front, des lèvres roses de sa bonne marraine, qui ne put s'empêcher de l'effleurer.

— Je vais tout vous dire, marraine, mais vous ne me gronderez pas, car... je suis bien coupable de pleurer pour si peu de chose. Vous savez que je vais à l'école depuis la Toussaint dernière.

— Cui, je le sais, Jenny, et j'espère que tu fais honneur à mes leçons, dit Alice en souriant.

— Oh! oui, marraine, je suis la première de ma classe, pas la petite classe, l'autre, marraine, avant la grande classe... et justement pour cela les petites filles sont jalouses, et elles m'ont dit...

Jenny allait recommencer à pleurer.

Un nouveau baiser d'Alice refoula les larmes qui paraissaient déjà sur ses paupières.

« Et elles t'ont dit, Jenny ? »

— Elles m'ont dit, marraine: on voit bien que cette petite fille-là n'a pas de mère, car elle porte encore une robe d'indienne après la Toussaint. »

Alice sourit tristement.

« Mais ce n'est pas cela qui te fait pleurer aujourd'hui, Jenny ? »

— Non, marraine, mais le soir j'ai demandé à père de me donner pour mes éternelles une robe de laine, pour aller à la classe, et pour que les petites filles ne disent plus que je n'ai point de mère.... Père me l'avait promis... et ce matin il m'a dit qu'il n'était pas riche assez, que j'attendrais ce carême... J'ai dit en riant que cela m'était égal, pour ne pas l'affliger, car il avait de la peine, je l'ai bien vu; mais j'avais le cœur si gros, si gros, que je suis venue pleurer ici... Mais à présent, marraine, c'est tout fini... »

Et Jenny, qui jusque-là semblait avoir oublié la grand-mère d'Alice, qu'elle aimait pourtant beaucoup, alla se jeter dans ses bras.

Alice lui donna un livre soigneusement enveloppé, et depuis plus d'un mois renfermé dans sa petite armoire, en attendant l'heure d'être remis à sa destination; l'aïeule lui offrit un petit sac de dragées, et ce présent fit oublier à l'enfant sa douleur passée.

Jenny, après les effusions sincères de son cœur plein de gratitude, remonta vers son pauvre père, et ne songea plus à la robe de laine.

Mais Alice y songeait.

Elle portait alternativement, dans la froide saison, deux robes de couleur foncée; l'une se ressentant de ses longs services, l'autre un peu fanée, mais sans nulle usure. La bonne jeune fille pensa que la vieille robe était excellente encore pour aller à son travail, que l'autre ferait à Jenny un vêtement presque de luxe pour aller à l'école où ses jalouses compagnes ne pourraient plus l'appeler « la petite fille sans mère. »

Le projet soumis à l'excellente aïeule, et approuvé après de légers débats, Alice se mit à l'œuvre.

Elle ne se releva que le soir, bien tard, de sa chaise de travail; et le lendemain, Jenny, la tête haute et le regard presque fier, avait sur les bancs de l'école une toilette aussi fraîche qu'aucune de ses malignes compagnes, et le léger sacrifice d'Alice avait fait trois heureux et deux âmes débordant de reconnaissance et d'affection.

## VII

### Cinquième et sixième étages.

#### LA PART DE GÂTEAU ET LA DÉMARCHE DE DANIEL.

Daniel, le petit voisin de Jenny, d'un an moins âgé qu'elle, avait été son compagnon de jeu jusqu'à l'heure où Jenny lui avait dit : « Daniel, tu t'amuseras tout seul à présent. Moi, j'irai à l'école, pour apprendre tant de choses !... »

Mais Daniel ne savait point s'amuser seul. C'était un garçon doux et délicat de complexion, qui ne connaissait ni la gaieté bruyante, ni les jeux à fendre la tête des autres petits garçons. Resté seul de quatre enfants dans le paisible ménage de sa mère, il avait été habitué à une vie mélancolique et sans distraction. Il voyait cette mère éprouvée, toujours triste, et le bon Daniel n'osait rire ni jouer dans la crainte qu'elle n'eût peine à le supporter.

La voix douce et grave de son père lui avait dit si souvent, qu'il devait lui seul les aimer pour tous ceux que Dieu avait rappelés, que l'enfant, d'une nature caressante, redoublait de prévenances envers eux et ne désirait rien au delà de leurs baisers.

La mélancolie de la jeune mère, entretenue par les craintes que lui inspirait la santé de son fils, grand et svelte à sept ans, comme les enfants de ses voisins à neuf, la faisait souffrir elle-même, car elle sentait qu'il aurait fallu à Daniel une atmosphère de gaieté et un exercice continu pour fortifier sa constitution.

Jenny, qui savait si bien l'exciter au jeu, lui avait manqué tout à coup.

Mais Daniel, s'il avait perdu une petite compagne avait trouvé un vieil ami, Jérôme, l'ancien portier de



la maison et le locataire du sixième étage. Jérôme, qui aimait tous les enfants, aimait encore plus Daniel, parce qu'il savait écouter tranquillement toutes ses histoires, et ne lui faisait jamais de malices.

Il prenait Daniel avec lui, quand l'humidité et le froid excessif ne menaçaient pas d'augmenter la toux de l'enfant, et il le menait faire les petits messages dont le chargeaient les locataires; il lui racontait chemin faisant, car Jérôme avait été soldat, cette histoire fantastique de l'Empire que Daniel écoutait les yeux grands ouverts, mais qui ne lui inspirait aucun goût guerrier.

En retour des jouissances qu'il devait à Jérôme, Daniel lui prêtait les petits livres que lui donnait son père, et l'aidait à faire ses petits calculs, dans lesquels le père Jérôme s'embrouillait souvent.

En somme, Jérôme et Daniel étaient deux francs amis.

Aussi, dès le matin du premier jour de l'an, le charmant petit garçon, après avoir reçu de sa mère quelques dragées, qu'elle jugeait peu convenables à sa délicate poitrine, et un majestueux gâteau aux pommes, demanda à se rendre près de Jérôme; ce qui lui fut sans peine accordé.

Hélas! le sourire qui épanouissait les lèvres de Daniel disparut aussitôt qu'il eût ouvert la porte. Jérôme était couché, lui que Daniel entendait chaque matin descendre doucement l'escalier avant le lever de tout le monde.

Il s'approcha du lit sur la pointe du pied.

« J'ai bien du malheur, n'est-ce pas, mon Daniel? lui dit le bon vieillard. Depuis quelques jours j'éprouvais de légers frissons, et cette nuit une fièvre terrible m'a pris. J'ai voulu me lever pour faire du feu, ma chambre tournait autour de moi, j'ai dû me remettre au lit. »

Jérôme parlait encore que Daniel avait cherché le bois à l'entrée de la mansarde, et le mettait avec effort sur les énormes chenets de fer que ses délicates mains avaient peine à remuer.

« Tu te feras mal, brave garçon, reprit Jérôme, tu es bon.... va, Dieu te bénira!

— Et il vous guérira, Jérôme.

— Que cette vilaine fièvre est venue mal à propos! demain les locataires auront oublié Jérôme et le premier de l'an, et les petites étrennes manqueront à l'appel; moi qui faisais fond là-dessus pour aider ma pauvre sœur infirme....

— C'est vrai, pensa Daniel. »

Et comme si une pensée subite eût traversé sa jeune imagination, il sortit après avoir fait pétiller le feu, et mis un verre d'eau sucrée à la portée du malade, sur la table chancelante.

Un quart d'heure après, l'enfant, sa petite casquette à la main, et les yeux baissés, se tenait debout devant monsieur et madame de Vincé, qui se hâtaient de déjeuner.

« Que veut cet enfant? demanda la jeune femme: il est vraiment charmant, n'est-ce pas mon ami? »

Sans paraître entendre l'éloge, Daniel répondit timidement à l'interrogatoire.

« Madame, c'est Jérôme qui.... vous savez, Jérôme qui fait vos commissions, qui balait la cour, qui....

— Eh bien! dit monsieur de Vincé en riant, qu'att-il, ce Jérôme qui fait tant de chose?

— Il est malade, monsieur, dit l'enfant qui leva pour

la première fois ses grands yeux bleus, et il ne peut pas venir lui-même....

— Je comprends, s'écria le jeune homme, et il l'a chargé....

— Oh! non, monsieur, il ne sait pas....

— Mon ami, hâtez-vous, dit madame de Vincé, donnez à cet enfant dix francs pour Jérôme, et partons.

— Oh! merci, madame! et Daniel s'esquiva heureux comme on ne saurait le dire.

Encouragé par ce premier accueil, le bon petit garçon se présenta avec plus d'assurance chez madame de la Ferrière, où il reçut la même somme.

Mais arrivé au troisième étage devant monsieur Laucourt, dont il craignait l'air froid et le ton bref, il se troubla et ne put que balbutier.

« C'est Jérôme, monsieur, Jérôme qui....

— Bien, bien, fit l'employé en lui tendant cinq francs, vous êtes sans doute de moitié.

A cette apostrophe humiliante, Daniel devint rouge comme une cerise, et sentit son cœur battre bien fort; mais il ne put répondre, car il se sentait près de pleurer, et après un remerciement étouffé, il sortit.

Le trésor dont il était dépositaire, vingt-cinq francs! lui fit vite oublier ce petit désagrément. Sans rien dire à sa mère, Daniel coupa un large morceau du gâteau aux pommes, enveloppa soigneusement ses vingt-cinq francs et retourna vers Jérôme.

Fatigué de l'insomnie, Jérôme s'était levé et s'était assis près du feu sur un escabeau.

Il était très-pâle, et dit à Daniel qu'il se sentait bien faible.

« Pourtant, fit-il en se parlant à lui-même, il faudrait absolument que j'aille aux locataires.... Pour moi, je n'ai besoin de rien, mais ma pauvre sœur qui ne peut plus gagner sa vie! »

Daniel s'avança alors, le papier au trésor dans une main, et la part de gâteau dans l'autre. Jérôme intrigué, déplaça le papier, passa une main sur son front brûlant comme pour s'assurer de la netteté de ses idées, et après une exclamation du cœur, il comprénait tout, et tendait les bras à Daniel.

« Enfant, lui dit-il, je n'ai rien à te donner, moi, mais la bénédiction d'un vieux, ça porte bonheur. J'ai toujours prié le bon Dieu, vois-tu, même quand nous avions bataillé tout le jour, et que les autres riaient de moi; tu peux être sûr que je vais le fatiguer de ton nom jusqu'à ce qu'il te donne la force et la santé, car il ne te manque que ça, bon Daniel! Et la vieille sœur, donc, je lui conterai l'affaire....

— Non, non, Jérôme, s'écria Daniel, ni au père, ni à la mère, ni à personne.... Je ne le veux pas.

— On verra ça, murmura Jérôme. »

Le soir, le vieillard, un peu remis de sa secousse physique, et de sa joie intérieure, descendit avec précaution, car les jambes lui chancelaient, et il est à croire que pendant sa visite à la mère de Daniel, il ne fut pas aussi discret que l'aurait voulu l'enfant, car en mettant son fils au lit la jeune mère l'embrassa à plusieurs reprises et lui dit:

« Mon Daniel! que Dieu te donne autant de force qu'il t'a donné de bonté! »



VIII

LE JUGEMENT DE L'ANGE.

Minuit venait de sonner.  
Le premier jour de l'année nouvelle était terminé.  
L'ange de la Charité releva sa tête inclinée sur la terre, prit la plume d'or et les livres sacrés.

Il écrivit sur le livre de l'aumône la quête de madame de Vincy, la souscription d'Elisabeth et la pièce d'or de monsieur Laucourt.

Il mit sur le livre de la Charité la souscription de Béatrix, la robe fanée d'Alice et la touchante démarche de Daniel.



## LE RÊVE DE LA VIERGE

Dans la nuit du premier Noël  
La Vierge Marie eut un rêve.  
D'un glaive forgé sur l'autel  
Judas peignait la nouvelle Ève.

Son âme, en un trouble cruel,  
N'entendait plus le chant des anges.  
Elle allait pleurant sous le ciel,  
Jésus qui dormait dans ses langes.

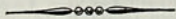
Elle allait loin de Bethléem,  
Et cheminant vers la montagne,  
Où s'élevait Jérusalem,  
Cherchant Jésus dans la campagne.

Tandis que, cheminant en vain,  
Elle avançait toujours plus triste,  
Au lieu de son enfant divin,  
Elle rencontra Jean-Baptiste.

« N'as-tu pas, lui dit-elle en pleurs,  
Vu mon Jésus dans la campagne ?  
— Hélas ! ô mère des douleurs,  
Je l'ai vu, mais sur la montagne ! »

Il était en croix, et des clous  
Fixant ses pieds, ses mains divines,  
Son front sanglant, meurtri de coups,  
Était couronné... mais d'épines ! »

Et la mère de Jésus-Christ,  
Commençant déjà son martyre,  
S'éveilla..... mais elle sourit,  
En voyant Jésus lui sourire.



### Énigme Historique.

Nés à un demi-siècle de distance, Anglais tous deux, portant le même nom, pleurant tous les deux la mort d'une fille unique et chérie; célèbres, l'un par des poésies élégiaques, l'autre par des ouvrages sur l'agriculture..... Qui sommes-nous ?



## REVUE MUSICALE

L'ANNÉE 1859. — PUBLICATIONS NOUVELLES DE L'ANNÉE 1860. — MUSIQUE DE PIANO. — MUSIQUE D'ORGUE MÉLODIUM. — MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE DE DANSE. — MUSIQUE DE CHANT. — LA MÉTHODE DE M. BORNOLDI.

Après avoir déposé aux pieds de nos chères lectrices notre petit bagage de compliments, de bons souhaits et de vœux traditionnels, nous leur demanderons la permission de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les œuvres d'art que l'année 1859 a vues naître, mourir ou subsister pendant son rapide passage à travers notre vieux monde. Bien entendu, il ne doit être question que de l'art de la musique, le seul sur lequel, jusqu'à présent, nous ayons osé émettre notre opinion très-humble. Il faut l'avouer à la honte de notre génération, plus nous récapitulons nos souvenirs, plus nous compulsions les productions modernes, en établissant notre budget avec l'exactitude du caissier le plus consciencieux, et moins nous trouvons les bénéfices qui achèment à la fortune. Que faut-il conclure d'un tel désastre, dans un temps où l'agglomération immense des populations, doit amener sur la scène du monde un plus grand nombre d'acteurs destinés à y jouer un rôle ? Dans quel petit coin de terre aujourd'hui ne rencontrez-vous pas un musicien, un chanteur ou un harmoniste ? Dans quelle mansarde, dans quelle loge de portier, ne se trouve-t-il pas un violon ou un piano ? Dans quel humble village passe-t-on sans qu'on vous indique la demeure d'un professeur de musique ou d'un organiste qui compose des messes ? L'art, qui devient populaire, perd-il au lieu de gagner ? On a beaucoup discuté cette grande question qui, selon nous, n'est pourtant pas difficile à résoudre. En effet, voyez l'Italie, voyez l'Allemagne, ces deux grandes patries de la vraie musique, est-ce qu'elles n'ont pas produit les plus grands maîtres et les meilleurs ouvrages ? est-ce qu'elles ne sont pas nées avec l'amour de la musique et l'instinct naturel qui la fait apprécier ? Un poète de nos jours a comparé la musique à une corbeille de fruits exquis qu'une main habile et délicate peut seule toucher sans en ôter la fleur, mais qui perd la suavité de son goût et la douceur de son parfum, lorsque chacun se croit le droit d'y porter une main avide ! Cette comparaison, tout élégante qu'elle soit, ne nous semble pas juste ; le fruit est l'œuvre de la nature, comme la musique est l'œuvre du génie. Que la saison soit favorable, et le fruit sera savoureux ; que le génie se produise dans une bonne atmosphère intellectuelle, et les œuvres deviendront immortelles. Mais, de même que des temps trop pluvieux ou des chaleurs trop intenses, nuisent aux produits de la nature, il y a des époques de transition, de troubles, de lassitude morale qui

nuisent aux productions de l'art. C'est, selon nous, la seule raison qui puisse justifier la décadence que nous avons le regret de signaler aujourd'hui. L'avidité universelle du gain, le génie manufacturier, l'imagination mise tout entière au service de la spéculation, voilà ce qui, de nos jours, a pris la place, en France, de l'art sérieux. On jette à pleines mains, il est vrai, des productions artistiques de toute nature, que le public admire huit jours ; mais quelle grande page musicale sortira de cette multitude de travaux écloés au souffle des fournaies industrielles ou des vapeurs méphytiques du temple de la Bourse ? L'art vrai possède une beauté divine ; il est le résultat de quelque rêve céleste dont le rayonnement s'étend sur tout ce qui l'entoure. Il est le fruit mûr et parfumé de l'expérience qui a conservé sa grâce et sa jeunesse : il possède la saveur qui pénètre, la lumière qui étincelle, la beauté qui subjugue. Il a besoin pour se traduire et pour se révéler, de la contemplation de la nature et du calme de l'humanité. Les ambitions sordides, les théories sonores, sont le glas qui sonne ses funérailles. L'art, aujourd'hui, c'est le cri de la faim, la soif du plaisir, le besoin d'une popularité éphémère, la vanité d'une gloire fugitive. Il n'a ni l'inspiration du poète, ni l'indépendance du penseur. Il accepte les préjugés, les goûts, les bizarreries du monde qui le paie. Il ne s'isole pas de la foule pour s'envoler dans les sphères supérieures, il opère méthodiquement, scientifiquement, mais sans âme, sans feu sacré. Aussi, plus on compulse, plus on analyse, plus on étudie les productions de notre époque et celles des temps qui l'ont précédée, plus on reconnaît l'impuissance de la génération moderne, plus on déplore l'absence des œuvres vraiment sérieuses.

Il ne faut pas en conclure néanmoins que nous n'ayons pas eu cette année de compositions remarquables. Nous en comptons un trop petit nombre, voilà tout. Les trois seuls ouvrages qui, selon nous, doivent survivre au temps, sont : *l'Herculanum*, de Félicien David ; le *Faust*, de Gounod ; et le *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer. Dans chacune de ces œuvres où il y a pourtant des défauts, il est juste de constater des beautés de premier ordre, des beautés qui assurent à ces partitions un rang distingué dans l'art moderne. Mais derrière ces ouvrages, d'un mérite incontestable, viennent se grouper une foule d'opéras qui n'ont vécu ou ne vivront qu'une saison, comme les roses ne vivent qu'un matin. Nous citerons entre autres, tout en reconnaissant que chacune de ces productions contient des éléments qui promettent des succès à venir : *La Fée Carabosse*, de M. Massé ; le *Diable au Moulin*, de M. Gevaert ; le *Mari à la porte*, de M. Offenbach ; la *veuve Grapin*, de M. Flotow ; la *Pagode*, de M. Fauconnier ; les *Violons du roi*, de



M. Deffès; *Mademoiselle Pénélope*, de M. Lajarte; la *Polka des Sabots*, de M. Varney, et enfin, *Yvonne*, dont nous ne parlerons avec détail que quand nous en aurons mieux étudié la partition.

Puisque nous avons prononcé l'oraison funèbre de l'année 1859, jetons un coup d'œil rapide sur les compositions nouvelles, que nous annonce notre catalogue de 1860.

Voici d'abord deux fantaisies de M. Leduc, le compositeur par excellence d'ouvrages destinés à l'enseignement, et par conséquent aux élèves. Ce qui est à remarquer dans les œuvres de M. Leduc, c'est qu'il sait réunir sous une forme agréable et variée toutes les difficultés progressives du piano. Il parvient ainsi à faire presque aimer aux commençants ces études élémentaires qui, au début, paraissent si arides et fatiguent très-souvent les jeunes intelligences.

Il est plus difficile qu'on ne le croit généralement, de faire de la musique facile, et en cela M. Leduc possède une grande supériorité; ce qui ne l'empêche pas de publier, pour les talents de premier ordre, des compositions de première force. N'est-il pas en même temps un des auteurs les plus féconds en son genre que nous ayons? Aussi prédisons-nous un succès complet aux *Fleurs d'Espagne*, ces trois gracieuses fantaisies, qui figurent dans notre catalogue, sous les titres de la *Madriena*, la *Gallegada* et le *Boiero*. Sur un des plus beaux motifs d'*Elisabeth*, de Rossini, M. Leduc a su faire aussi une poétique et charmante étude. Dans ce petit cadre, tout se trouve réuni. Une introduction simple et brillante; un *andante* expressif en *mi-bémol*, où la mélodie de Rossini est purement conservée; puis un *rondo* en *si-bémol* léger, vif, entraînant, qui, joué par une main un peu habile, ferait valser des jarrets de soixante-quinze ans. Nous devons mentionner aussi du même auteur, la *Sainte Cécile*, six petites fantaisies pour orgue-mélodion seul ou harmonium; trois autres fantaisies sur des motifs d'*Opéron*, des *Puritains*, etc., et un duo concertant, pour orgue-mélodion et piano. L'immortelle *Invitation à la valse*, de Weber, arrangée pour ces deux instruments par M. Doissogne-Mébul, sera également très-recherchée par les amateurs de bonne musique, ainsi que deux trios pour piano, orgue et violon, l'un de M. Cuvillon, intitulé *Prière et Berceuse*, l'autre de M. Richer, ayant pour titre : le *Réveil au Hameau*.

Quel est l'amateur sérieux, le musicien de bon goût, le professeur distingué, qui n'a apprécié la musique simple, élégante et expressive de M. L. Lacombe. Nous n'avons point oublié, quoiqu'il y ait quelques années déjà, les premières publications de ce savant pianiste. C'était un recueil d'études, dont chacune renfermait des beautés d'un ordre supérieur. Là, pas d'abus de notes, pas de réminiscences, pas de tours de force, mais des mélodies d'une simplicité naïve, d'un style pur et élevé, en même temps que d'un sentiment exquis. Aujourd'hui, M. L. Lacombe vient de faire paraître son op. 60, sous le titre de *Simple Melodies*, et toutes les qualités que nous avons signalées se retrouvent dans cette nouvelle publication. Toutes les abonnées de ce journal voudront connaître cette jolie musique, qui emprunte au genre classique ce qu'il a de correct, et au genre moderne ce qu'il a de gracieux. Ce recueil, qui est tout ce que l'auteur a fait de plus facile, est réuni en deux livres, ou divisé en six numéros, dont on

trouvera chaque titre dans notre catalogue, et le dernier, intitulé *Tendresse*, vaudrait à lui seul tout un volume.

Comme morceau de salon, nous recommanderons aussi deux fantaisies de M. Ascher, le pianiste brillant que le public de la salle Herz a tant de fois et si justement applaudi. Aussi, *Souvenir d'enfance* et *Cascade de roses*, vont-ils lui préparer de nouvelles ovations. Une suave inspiration, intitulée *Perle des cœurs*, et les *Clochettes de la vallée*, de M. Valentin, sont d'une exécution plus facile et nous semblent mériter une mention spéciale.

Si nous ne sommes plus dans la saison des fleurs, nous entrons en plein dans celle des bals. C'est dire que le règne du quadrille recommence. Quoiqu'il nous soit impossible d'exprimer ici notre opinion sur les nombreuses feuilles dansantes qui paraissent à cette époque de l'année, cela ne nous empêchera pas de désigner celles qui nous semblent réunir le plus de conditions de succès. Les *Folies Nivernaises*, très-joli quadrille, brillant et facile, de M. Jules Yung; *Damé-Dan*, quadrille arabe, rappelant tous les airs originaux et populaires de l'Algérie, et dédié à M<sup>me</sup> la maréchale, comtesse Randon, par M. L. Luce, directeur de l'école de chant d'Alger. Nous prédisons d'avance aux auteurs de ces pages carnavalesques, une vogue au moins égale à celle des *Lanciers*.

Il ne faut pas oublier la valse, cette fille légère de la poétique Allemagne, et nous savons que M. Jules Yung, l'auteur des *Folies Nivernaises*, a fait, sous le titre de *Valsons toujours*, une grande et brillante valse qui sera adoptée dans tous les salons. Deux autres, non moins remarquables, sont intitulées *Souvenir des bains de Salins*, par M. E. Martin, et *Blanche*, dédiée à M<sup>me</sup> la comtesse Joachim Murat, par M. Bardin-Royer. Puis, enfin, les *Fées du Rhin*, trois petites valses très-faciles, par M. Laval-Bhon, se recommandent par leur caractère tout à fait allemand.

Parmi les nombreuses polkas qui figurent dans notre collection, il est bon de citer d'abord *Rezzio*, morceau très-brillant, dû à la verve de M. Jules Yung. *Folichonnette*, de Strauss. *Alexandrina*, de Levey, et les *Trois Sœurs*, jolies danses faciles de Paul Wagner, ne méritent pas moins d'être mentionnées.

Il nous reste à parler de la musique de chant, de cet art qui plaît à tous, et à l'étude duquel il faut savoir apporter autant de discernement que de bon goût.

Voici d'abord un air de bravoure, excellent morceau d'étude, composé par M. de Bériot, pour sa femme, la célèbre M<sup>me</sup> Malibran, et intitulé *Reste au natal village*. Ce morceau, écrit d'abord en italien, vient d'être transcrit en français par M. Bonoldi, l'habile professeur-compositeur, dans le but d'être utile aux élèves qui ne chantent pas en italien; les *Gondoliers*, duo facile, très-accessible aux commençants, et le *Retour aux montagnes*, trio pour trois voix de femmes, à l'usage des pensionnats, sont aussi deux charmantes compositions de M. Bonoldi, qui vont être une bonne fortune pour l'enseignement.

Comme romances nouvelles et bien faites, nous pouvons annoncer les *Regrets du montagnard*, par A. Leduc (poésie de Crevel de Charlemagne), où le sentiment se mêle à une harmonieuse simplicité; le *Rameau de buis*, petit poème de M. J. Kall, qui renferme



des idées élevées fort habilement exprimées, et sur lequel M. Paul Wagner a su faire une musique tout à fait hors ligne; *la Nuit de Noël*, pour voix de basse ou de contralto; *la Reine des abeilles*, et, surtout, *la Cruche cassée*, dont les paroles, imitées de *la Laitière* et *le Pot au lait*, du Bonhomme La Fontaine, sont de M. Emile Richebourg, et ont inspiré à M. Jules Couplet une des plus jolies chansonnettes de l'époque; *le Bal masqué*, bluette de Mme Segaud-Migneret; *Savoir attendre*, de M. Bussine; *les Rêves*, de M. Ivanoff, et

*Dieu!* de G. Feutry, sont également quatre mélodies des plus attrayantes.

Nous terminerons cette minutieuse analyse en annonçant à nos lectrices que les Conservatoires de Marseille et de Genève viennent d'adopter, à l'unanimité, la *Méthode complète de Vocalisation en six tableaux*, de M. F. Bonoldi, professeur de chant; ouvrage déjà approuvé par le Conservatoire impérial de Musique de Paris, et par l'Académie philharmonique de Bologne.

MARIE LASSAVEUR.

## Correspondance.

### BRODERIES.

PLANCHE I. — 1, et 2, Riche dessin de Châle — 3, H. S. enlacés — 4, C. H. — 5 et 6, Bonnet d'enfant — 7 et 8, Mouchoir avec écusson — 9, et 10, Parure élégante — 11, *Joséphine* — 12, Large entre-deux — 13, Garniture — 14, Entre-deux — 15, E. L. E. — 16, M. L. — 17 *Élisabeth* — 18 et 19, Parure Tom-Pouce — 20, *Gabrielle*.

### PATRONS.

21, *Sophie* — 22, *Thérésine* — 23, C. J. enlacés — 24, T. V. — 25, *Lucie* — 26, O. L. — 27, *Valentine* — 28, B. R. — 29, F. R. — 30, *Caroline* — 31, U. R. — 32, B. M. — 33, A. M. enlacés dans un écusson — 34, T. V. — 35, *Marie* — 36, B. C. — 37, *Hélène* — 38, L. M. — 39 à 43, Patron de corsage décolleté — 44, à 49, Patron de paletot de petite fille — 50, à 53, Patron d'un corsage décolleté et d'une chemisette de poupée — 55 bis, Croquis de la Toilette de *Miss Lily* — 56 et 57, Palatine d'enfant — 58 à 62, Patron réduit au dixième d'une robe princesse — 63, et 64, Frileuse au tricot — 65 et 66 Coussin en tapisserie.

Grâce aux dieux, mon *bonheur* passe mon espérance.

— Oui, ma chère Florence, car après t'avoir attendue vainement toute la journée, je ne t'espérais plus que demain; et pourtant, je te vois, je t'embrasse, et te remercie du plaisir que tu me causes. Mais qui donc a pu si longtemps te retenir? Des visites?

— Non, je suis demeurée toute l'après-midi dans une solitude absolue.

— Des emplettes, des courses?

— Je n'ai pas quitté ma chambre.

— D'importants travaux, une active correspondance?

— Mon aiguille se repose, et je n'ai pas encore taillé ma plume.

— Alors, je m'y perds, et je ne puis trouver l'emploi de ton temps. Je me refuse à croire que tu aies pu, un jour durant, demeurer au coin de ton feu, ou près de ta croisée, à regarder les passants, le ciel nébuleux ou les tisons. Ce genre de distraction est pour moi plein de charmes, mais la sage Florence ne connaît que de nom le doux *far niente* et la *flânerie*, son aimable sœur.

Enfin, m'y voici; quelques mots me mettent sur la voie: Tu es demeurée dans une solitude complète, ce

qui veut dire que tu avais fait défendre ta porte; or, pour quel motif, n'était celui de te livrer à huis clos, dans le secret du cabinet, à une mystérieuse occupation?

Pardonne-moi si, pour un instant, je soulève le voile dont tu t'es enveloppée et pénètre dans ton sanctuaire. Je vois... ou plutôt je ne vois rien encore, attendu qu'une obscurité profonde règne dans ce réduit: persiennes, doubles rideaux, tout est hermétiquement fermé. Cette nuit anticipée m'étonne et m'effraie d'autant plus, qu'autour de moi tout est désordre et perturbation. Des objets insolites gisent sur le tapis, cartons et caisses obstruent le passage; en vain je veux me frayer une voie jusqu'à la cheminée... Heureusement, la sombre habitante du noir séjour a deviné ma présence; j'entends une allumette crier, et la lumière se fait.

En deux secondes, d'éblouissantes clartés succèdent aux ténèbres, et les feux de vingt bougies, bleues, roses, vertes, viennent répandre dans mon âme la joie et la vie que l'obscurité en avait chassée.

« Mais que faisais donc ainsi toute seule, dans une chambre obscure, votre chère Florence? diront nos amies. A quelle opération de magie s'adonnait-elle? Est-ce à un enchantement, ou, comme la pythonisse,



demandait-elle à l'avenir ses secrets, à la nouvelle année des révélations ? »

Pas le moins du monde, et vous me voyez désolée, d'avoir en pure perte excité votre curiosité. Tout ce que je viens de décrire avec tant de prolixité s'est passé dans le court instant qui a séparé l'action de tirer un rideau, de celle d'allumer une bougie : Florence se privait de la lumière du jour parce qu'elle voulait, à la clarté des feux du soir, tenter une expérience, ou plutôt donner une représentation qui eût perdu de son charme, si elle avait eu lieu *a giorno*.

En deux mots, enfin, mon amie préparait et allumait un arbre de Noël, à ses neveux destiné. Quel beau spectacle ! quelle brillante exhibition ! Et pour nous, les grandes, que de leçons dans ce singulier assemblage, dans ces bizarres rapprochements, dans les caprices du hasard ! Polichinelle ricane en dansant devant une gentille mariée ; un bouquet de fleurs est près d'un syllabaire ; un paroissien à côté d'un sucre de pommes ; la robe enrubannée d'une marquise empiète orgueilleusement sur une cuisine au grand complet, tandis que les habitants d'une bergerie tremblent d'effroi à la vue d'un zouave.

— Vraiment, ma pauvre Jeanne, tu perds la tête, et la seule chose que, pour toi, j'ai bien envie de demander au bon Dieu, au renouvellement de cette année, c'est de te rendre l'usage de la raison.

Aucun arbre de Noël n'a fleuri dans ma chambre, et le désordre dans lequel il t'a plu de jeter mon intérieur, n'existe que dans ton imagination.

— Mais qu'as-tu donc fait, juste ciel ! seule, une journée entière ?

— J'ai lu.

— Et pour un roman, tu oubliais Jeanne ! C'est en vérité bien aimable ! Au reste, j'ai toujours entendu dire que des lectures de ce genre entraînent inévitablement à l'oubli des plus saints devoirs.

— Et le premier de ces devoirs sacrés est de penser à mon amie ; n'est-il pas vrai, Jeanne ? Apprends donc que je n'ai point failli à ce devoir ; tes éternes étaient ma grande préoccupation, et comme je te connais aussi sérieuse qu'ennemie des futilités, j'avais pensé que des livres, à tes yeux, seraient le plus beau présent, et je parcourais ceux dont mon père avait fait choix.

Mais pourquoi ne me suis-je pas contentée de lire les titres et les tables ? pourquoi me suis-je avec délices plongée dans cette lecture ? pourquoi les heures ont-elles passé comme un instant ? pourquoi la nuit m'a-t-elle surprise ? Demande-s-en la raison à madame Bourdon ; elle-seule est la grande coupable ; car c'est elle qui a signé les trois ouvrages nouveaux que je t'apporte, ma bonne Jeanne, te priant de les accepter comme un témoignage de mon affection.

Prends et lis. — Dans les *Nouvelles historiques*, tu verras avec d'autant plus d'intérêt des épisodes empruntés, la plupart, au moyen âge, que l'auteur sait les lieux, les mœurs, les moindres usages. Aussi trouveras-tu, dans ce volume, avec l'exactitude historique, un attrait puissant et soutenu.

Ouvrons au hasard : Nous sommes en Flandre, en l'année 1302, un samedi soir.

« L'angelus venait de sonner, et, suivant l'expression de Dante, *semblait pleurer le jour qui se meurt* ; la foule affluait dans les rues ; les artisans quittaient

les ateliers ; les bourgeoises, voilées sous les plis de leur *faïlle*, sortaient de l'église de Saint-Donat, où les dernières antennes du salut s'évaporaient sous les voûtes, en même temps que les dernières vapeurs de l'encens, et la jeune fille de maître Koninck, le doyen des drapiers de Bruges, allait présider à l'occupation importante qui, pour elle, terminait toujours le samedi soir. Assise devant une scribane de chêne, fouillée et sculptée avec un art naïf, Jacqueline compulsait d'épais registres, et inscrivait sur un carré de parchemin les noms des ouvriers de son père, et le montant de leurs gains pendant la semaine. Le silence qui régnait autour d'elle favorisait son travail ; le bruit de la rue ne parvenait pas à cette chambre reculée, où régnait un luxe qu'on aurait vainement cherché dans le château de plus d'un comte. Une tapisserie ouvrière de laine et de soie, et où l'artisan habile avait représenté l'histoire d'Esther, couvrait les murailles ; un dressoir, aux colonnes frêles, étalait le luxe de ses hanaps, de ses coupes, de ses vases de cristal et d'argent ; des vitraux colorés étincelaient, placés entre les vitres transparentes des fenêtres, comme des saphirs et des améthystes enchassés dans du cristal ; les lourdes escabelles de chêne étaient garnies de cuir noir, maintenu par des clous de cuivre ; et sur la table, déjà dressée pour le dîner, se voyait une nappe aussi fine que blanche, et une vaisselle précieuse par le travail et la matière. Jacqueline, aussi, était vêtue avec l'élégance modeste qui convenait à son âge ; sa robe de laine verte laissait traîner jusqu'à terre ses plis onduleux, et un second corsage de velours noir, lacé d'argent, étreignait sa taille gracieuse. Un trousseau de clefs brillantes, attachées à une chaîne d'or, attestait les fonctions que remplissait la jeune fille dans la maison paternelle ; et ce symbole d'autorité domestique s'accordait avec la gravité précoce de son fier et beau visage. Jacqueline était reine, en effet, reine de ces nombreux serviteurs qui venaient, chaperon bas, recevoir ses ordres ; reine de ces artisans dont elle dirigeait les labeurs, à qui elle distribuait tour à tour l'éloge et le blâme. Parvenue à la femme forte de l'écriture, ses mains ingénieuses qui filaient la laine et le lin, s'étendaient vigilantes vers le pauvre ; ses pas parcouraient les sentiers de la maison, et ses jours ne s'écoulaient pas dans l'oisiveté.

» Lorsqu'elle fut arrivée au dernier chiffre des longues colonnes qu'elle additionnait, elle prit un sifflet à sa ceinture, et en tira un son prolongé. Aussitôt la porte s'ouvrit, et les ouvriers drapiers, gens robustes, à la figure énergique et calme, défilèrent en ordre devant la fille de leur patron. Chacun d'eux recevait de sa main le prix des labeurs de la semaine ; mais quelques sobres paroles d'encouragement ou de blâme, accompagnaient presque toujours cette équitable répartition. — Vo, dit-elle à l'un d'eux, voici une bouteille de vin de Gascogne et des conserves de fruits pour votre femme malade ; le *physicien* de mon père ira la voir demain, et les frais de la maladie ne regarderont que nous.

S'adressant à un autre, elle lui dit d'un ton bas et ferme : — Lodewick, vous n'avez travaillé qu'un quart de semaine, vous le savez ; mais il ne faut pas que votre mère souffre de votre négligence ; voici donc le surplus, mais souvenez-vous que c'est une aumône et non pas un salaire !

Un vieillard s'approchait à son tour, Jacqueline lui



sourit amicalement; mais le vieillard, examinant la somme qu'elle venait de lui remettre, s'écria :

— C'est plus que je n'ai mérité, *Juffrow*; je ne fais plus de bonne besogne pour vous.

— Mon bon Liévin, mon père veut que, jusqu'à la fin de vos jours, vous trouviez ici le même salaire que dans votre jeunesse, et c'est justice.

« Un murmure de satisfaction circula parmi les compagnons; Jacqueline les congédia d'un geste, rangea les papiers, et alla s'asseoir près d'une fenêtre dont la profonde embrasure lui servait à la fois d'oratoire et de cabinet de travail. Un livre d'heures aux éclatantes miniatures, un coussin à dentelles garni de dessins qui semblaient sortir de la main des fées, un chapelet précieux, un rouet et une quenouille chargée d'une blonde chevelure de lin, quelques vases de fleurs révélaient les occupations et les goûts de la jeune fille. Elle se mit à filer en chantant à demi-voix une complainte sur la mort de Charles le Bon, qui, restée dans la mémoire du peuple, se redit encore aujourd'hui dans les longues veillées des paysans flamands. Parfois, pourtant, elle tournait les yeux vers la porte, en s'étonnant du long retard de son père; car huit heures avaient sonné à la tour des Halles, et le souper attendait depuis longtemps le maître du logis. »

— Et mon pauvre père, à moi, doit depuis longtemps attendre sa Florence; j'avais promis de venir seulement l'embrasser, te remettre les volumes et le retrouver ensuite; j'ai bien peur qu'il n'ait plusieurs fois déjà regardé sa montre, en secouant la tête d'un air qui veut dire : « Ces femmes ! voilà comme elles sont exactes ! » Laisse-moi donc, m'échapper au plus vite, et promets-moi que tu attendras à demain pour cette lecture attrayante.

— Que tu as, toi, poursuivie jusqu'à extinction. Je ne te ferai, belle précheuse, une promesse aussi solennelle qu'à une condition, c'est que tu me permettras, d'abord, de parcourir la table desdits volumes, afin de me donner au moins l'avant-goût du plaisir qui m'est réservé, et aussi que tu m'apprendras quelle est cette *Marcia* dont je lis le nom en tête du second volume de madame Bourdon.

— *Marcia* est une sœur de *Fabiola* et de *Callista*, une *ouvrière de la dernière heure*, à quille maître de la vigne accorde le salaire promis à ceux qui ont supporté le poids de la chaleur et du jour.

Toi qui comprends si bien le rôle d'une sœur, toi qu'émeuvent les récits héroïques, les traits de courage et les dévouements cachés, comme tu aimeras une *Clémentine*, une *Émilie de Soulanges*, *Julie*, *Marie de Turgis*, et aussi la *Sœur du Curé* !

Parmi tant de portraits charmants, de douces et nobles figures, il est bien difficile de choisir.

— Et pourtant, si toutes ces héroïnes existaient, mais qu'il ne te fût donné de n'en connaître qu'une seule, laquelle voudrais-tu voir et entendre ?

— Ce serait *Tante Christine*, physionomie touchante et sublime, dont l'exemple rendra meilleures et plus fortes celles qui seront initiées à cette vie d'abnégation, et liront le journal de *Tante Christine*, dont voici les premières lignes :

« Quelles que soient mes occupations, je ne négligerai pas ce premier confident de mes impressions, ce miroir de mes pensées, que je consulte lorsque je veux me corriger. Il est si bon, au milieu des plai-

sirs et des affaires, de se replier un peu sur soi-même, de s'examiner au calme tribunal de la conscience, d'y faire apparaître ses actions et ses sentiments, et de se juger ainsi, avant que Dieu nous juge ! Oui, tous les matins, je tâcherai d'arranger ma journée, de prévoir le bien à faire, le mal à éviter, les travaux à accomplir; et, tous les soirs, je me demanderai des comptes... Puis, j'écouterai ce qui en vaudra la peine. Si ma bonne mère vivait, je n'écouterais rien, mais je lui dirais tout... Son cœur serait mon confident et mon conseiller. »

— Et toi, qu'es-tu pour moi, Florence ? et comment le rendrai-je jamais tout le bien que tu me fais ? Indulgente amie, tu m'entoures de sollicitude et d'affection, répondant avec douceur à mes brusqueries, calmant mes emportements, faisant succéder la raison à la folie, et m'aimant assez pour me donner chaque jour de nouvelles preuves de tendresse dévouée. Pourquoi donc suis-je aussi impuissante qu'un vermisseau, aussi inutile qu'un grain de sable ?

— Pas d'exagération et surtout pas de calomnie : il n'est grain de sable qui ne soit, en ce monde, bon à quelque chose. Écoute plutôt cette fable de M. Cellier :

Une montagne de sable,  
Sous le pic d'un terrassier,  
Pleurait d'un ton lamentable.  
La maudite dent d'acier  
La déchirait à toute heure !  
Mais à quoi sert qu'elle pleure  
Sans chercher aucun secours ?

Tandis qu'elle se désole,  
Voulant protéger ses jours,  
Un grain se détache, vole,  
Entre dans l'œil du manant.  
Le petit entreprenant,  
Blotti dans un coin sensible,  
Rend tout travail impossible;  
Et le fatal instrument  
S'arrête dès ce moment.

Quand le mal vient nous atteindre,  
Ne perdons pas, à nous plaindre,  
Le temps que prend le chagrin,  
Imitons le petit grain.  
Dans un moment difficile  
Lorsqu'il sait se rendre utile,  
Un grain de sable en vaut mille.

— Oh ! je voudrais déjà t'entendre crier d'un ton lamentable pour voler à ton secours !

— Tes excellentes intentions me suffisent pour l'instant, ma petite Jeanne; laisse-moi donc t'embrasser, en appelant sur ta tête et sur celles de nos amies, au commencement de cette nouvelle année, la part de félicité qu'il plaira à Dieu de dispenser à chacune, et en offrant à toutes un calendrier vraiment artistique, où sur un fond noir se détachent de brillantes arabesques, images des jours de bonheur que nous leur souhaitons, comme dans le travail des Parques, de rares fils d'or marquaient les jours heureux que leurs mains avares dispensaient aux mortels.

#### GOTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, RICHE DESSIN DE CHALE. Ce dessin peut s'exécuter sur cachemire ou sur mousseline, selon que ce



châle est destiné à faire un vêlement d'été ou de demi-saison.

Quel que soit le tissu, il faut un carré de 1 mètre 5 centimètres pour la pointe proprement dite; pointe qu'on garnit de guipures, si elle est en cachemire, et d'une haute bande de mousseline, si le carré est en mousseline. Cette bande doit avoir 0,35 de haut, et se compose de trois largeurs d'une mousseline ordinaire, c'est-à-dire ayant environ 1 mètre de large.

Sur mousseline, ce dessin doit être exécuté au plumetis ou au point de plume avec mélange de point d'armes, ou encore au point de chaînette. — Sur cachemire, il doit être brodé au passé avec du cordonnet. — Des perles de jais peuvent remplacer les pois.

3, *H. S.*, enlacés, riche romaine; plumetis.

4, *C. H.*, romaine élégante; plumetis.

5 et 6, BONNET D'ENFANT; plumetis.

7, Mouchoir de JEUNE FILLE; plumetis léger et point d'armes.

8, Écusson dudit mouchoir; plumetis, point d'armes et point de plume.

9 et 10, PARURE ÉLÉGANTE à broder sur mousseline; plumetis et point d'armes.

Ce dessin peut facilement se simplifier: pour col de demi-toilette, on pourrait le broder sur nansouk, supprimant toute la guirlande du milieu, et ne laissant que les rosettes et la dent du bord. Le nansouk serait simple sous cette dent, double sous les rosettes jusqu'à la ligne qui marque le commencement de la guirlande, et simple au delà, ou bien *vice versa*.

Pour toilette du matin, on pourrait le broder en laine fine de couleur, sur mousseline.

11, *Joséphine*, anglaise; plumetis.

12, RICHE ENTRE-DEUX, à broder au plumetis, au-dessus de l'ourlet d'un jupon.

13, GARNITURE DE TAIE-D'OREILLER; feston, plumetis et pois.

14, ENTRE-DEUX POUR PANTALON; plumetis.

15, *E. L. E.*, romaine ornée; plumetis.

16, *M. L.*, anglaise ornée; plumetis.

17, *Elisabeth*, anglaise ornée; plumetis.

18 et 19, PARURE TOM-POUCE à broder sur toile; plumetis.

20, *Gabrielle*, romaine unie; plumetis.

#### COTÉ DES PATRONS.

21, *Sophie*, fantaisie; plumetis.

22, *Térésina*, romaine fleurie; plumetis.

23, *C. F.* enlacés, gothique; plumetis.

24, *T. V.*, romaine; plumetis.

25, *Lucie*, anglaise; plumetis.

26, *O. L.*, gothique ornée; cordonnet et broderie à la minute.

27, *Valentine*, anglaise; plumetis.

28, *B. R.*, romaine; cordonnet et point de poste.

29, *F. R.*, grande anglaise; plumetis. Pour taies d'oreiller.

30, *Caroline*, romaine fleurie; plumetis.

31, *U. R.*, anglaise; cordonnet.

32, *B. M.*, romaine; cordonnet et broderie à la minute.

33, *A. M.* enlacés, anglaise; cordonnet; dans un écusson au plumetis.

34, *T. V.*, gothique; cordonnet et broderie à la minute.

35, *Marie*, gothique élégante; cordonnet et feston.

36, *B. C.*, gothique; cordonnet et feston.

37, *Helène*, anglaise fleurie; plumetis.

38, *L. M.*, anglaise; cordonnet.

39 à 43, CORSAGE DE ROBE DÉCOLLETÉE.

39, Devant.

40, Dos.

41, Petit côté du dos.

42, Berthe (moitié).

43, MANCHE JUVE, qui doit être ouverte presque entièrement.

44 à 49, PALETOT DE PETITE FILLE.

44, Devant.

45, Dos.

46, Pèlerine (devant).

47, Pèlerine (dos).

48, Manche.

49, Revers de la manche.

50 à 55 bis, TOILETTE pour miss Lily; corsage décolleté et chemisette.

50, Corsage décolleté; devant.

51, id. dos.

Ce corsage peut se faire tout en velours noir, ou bien en étoffe pareille à la robe, recouvert d'un quadrillé de velours noir, comme sur la figurine.

52, Chemisette de mousseline; manche. Cette manche doit être terminée en haut et en bas par un poignet; celui du bas peut être brodé.

53, Poignet de la manche.

54, Devant de la chemisette.

55, Dos.

55 bis, miss Lily parée de la dernière toilette sortie des habiles mains de M<sup>me</sup> Herbillon.

56 et 57, Palatine d'enfant.

C'est un gentil présent, vite fait et peu coûteux, à offrir à une petite amie. Cette palatine, qui remplace avantageusement la fourrure, se fait en peluche, en velours de laine, velours épinglé, tout blanc, ou blanc et bleu. Elle doit être ourlée, doublée de taffetas ou de satin piqué, et bordée d'un ruban ruché à la vieille.

Ce patron, un peu agrandi, pourrait servir pour jeune fille. Aux étoffes citées plus haut on substituerait alors l'astrakan noir ou gris, qui se vend au mètre. La palatine, ainsi exécutée, serait d'un prix infiniment moins élevé que chez un fourreur.

58 à 62, PATRON réduit au dixième d'une robe tunique, fourreau ou princesse.

58, Dos.

59, Petit côté du devant.

60, Petit côté du dessous de bras.

61, Devant.

62, Petit côté du dos.

Pour cette robe, on peut se servir de la pagode unie ou du patron donné en novembre dernier.

63 et 64, FRIEUSE AU TRICOT.

Prenez 40 grammes de laine anglaise, 20 grammes de laine blanche et 20 de laine de couleur, bleue, par exemple, et des aiguilles de grosseur ordinaire.

Commencer avec la laine bleue: 1 aiguille à l'endroit, 1 à l'envers, 1 à l'endroit, 4 envers, 1 endroit, 1 envers, en faisant 2 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, etc., jusqu'à la fin de l'aiguille; puis une aiguille à l'endroit en tricotant, comme si c'était une maille la jetée de l'aiguille précédente, 1



aiguille à l'envers, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit.

Prendre la laine blanche.

1 Aiguille à l'envers, 1 à l'endroit, 1 envers, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit en faisant les jours, 1 envers en tricotant la jetée, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit.

Prendre la laine bleue.

2 Aiguilles à l'envers, 1 à l'endroit, 1 envers, 1 endroit, 1 envers, 1 endroit, en faisant les jours, 1 envers en tricotant la jetée, 1 endroit, 1 envers 1 endroit, 1 envers.

Prendre la laine blanche.

1 Aiguille à l'envers, 1 à l'endroit, et comme à la laine blanche précédente.

Il faut en tout 9 côtes : 3 de couleur et 4 blanches. On voit que les côtes doivent être contrariées, c'est-à-dire que l'envers de l'une se trouve du côté de l'endroit de l'autre.

Le tricot terminé, froncer chaque côté, y mettre des brides (1 m. 20 de ruban n° 42.)

65 et 66 Cousin en tapisserie.

La guirlande peut se broder au passé; le mélange de tapisserie et de passé produit un charmant effet.

Ce modèle est le plus nouveau de madame Legras. Il se monte comme l'indique le croquis n° 66, avec des épaisseurs de velours, c'est-à-dire qu'entre la tapisserie qui forme le dessus, et la percaline ou la soie qui forme le dessous, règne une bande de velours large de 6 centimètres; sur quatre coins sont des nœuds de velours ou de ruban.

#### MODES.

Hé bien, chères enfants, vous voilà satisfaites, comblées, et tout à fait reconnaissantes envers la nouvelle année. J'en suis heureuse et viens ajouter à tous les vœux que, déjà, ceux qui vous aiment ont formés pour vous, les souhaits d'une amie qui vous veut du bien, et saisira toutes les occasions de vous donner des preuves de son affection.

Cela posé, causons :

Mais de quoi donc causer aujourd'hui? Des visites reçues, faites ou à faire? Ce serait un chapitre, sinon amusant, du moins curieux, et qui pourrait nous suggérer des réflexions utiles et des observations intéressantes; malheureusement, la morale et la philosophie sont deux sciences que je suis censée ne pas connaître, et dans le domaine desquelles je ne dois pas entrer. De bals et de concerts? Je le veux bien; mais, comme il m'est également interdite de parler musique, j'en serai réduite à faire l'inventaire des diamants de M<sup>me</sup> X...: l'analyse de la toilette de M<sup>lle</sup> Z...; le compte rendu, enfin, des parures plus ou moins riches, plus ou moins élégantes que j'aurai remarquées.

Vous redressez la tête et prêtez l'oreille comme si ce sujet devait énormément vous intéresser. Eh bien, nous y reviendrons, et je vous promets de vous indiquer les moyens de vous faire belles; mais vous conviendrez avec moi que la plus charmante parure d'une jeune fille, c'est la fraîcheur et cet air joyeux et ouvert qui lui gagne les cœurs. C'esourire, cet éclat, cette fraîcheur, qui vous les donnera, sinon cette divinité bienfaisante à laquelle l'antiquité païenne dressait des autels: la santé en un mot? Cette santé, ce trésor, il faut, le conserver à tout prix, et prendre,

pour en jouir longtemps, les précautions que la rigueur de la saison rend si nécessaires.

Causons donc d'hygiène, puisque l'occasion se présente, et profitez de mes conseils.

D'abord, chères amies, ne découvrez vos épaules que le moins possible, et recouvrez-les de la sortie de bal que vous a portée la planche de novembre; elle est si légère qu'elle ne fera subir aucune pression fatale à votre coiffure, et si chaude que vous ne sentirez pas la bise qui souffle au dehors et vous atteindrait inévitablement dans ce vestibule ou dans cette galerie. Prenez donc vos aiguilles au plus tôt, et si ce n'est déjà fait, commencez cette gentille sortie de bal que vous ferez blanche et rose, blanche et bleue, blanche et mais, ou toute blanche; j'avoue que cette dernière est l'objet de mes préférences: elle simule une parure de cygne et sied parfaitement à tous les visages, en même temps qu'elle s'harmonise avec toutes les toilettes.

Premier point pour se bien porter : Se décoller le moins possible et se mettre à l'abri des courants d'air.

Second point non moins important : Laisser à votre taille liberté pleine et entière.

— Oh! madame, qu'allez-vous dire? auriez-vous la prétention de nous faire abandonner nos corsets?

— Loin de là, car je viens dire, au contraire, à celles d'entre vous qui, par nonchalance ou pour tout autre motif, négligeraient parfois cette partie essentielle de la toilette: Vous ne pouvez vous en passer.

Seulement, je vous en prie, et c'est à vos mères que je parle en ce moment, apportez le plus grand soin dans le choix que vous ferez d'une *faiseuse*; rien de plus important, et rien pourtant de plus difficile à rencontrer: c'est qu'il ne s'agit pas de vous faire une taille de poupée, de vous barder de fer et de vous dire: Tenez-vous droites.

Je ne vous conseille point une cuirasse hérissée de baleines d'acier, de ressorts en long, en large, en travers, véritable arsenal auquel je ne puis penser sans éprouver des palpitations, des maux d'estomac ou des suffocations.

Ce qu'il vous faut, c'est un corset bien doux, bien souple, qui, loin de vous faire souffrir, vous fera éprouver un sentiment de bien-être que je ne puis définir, mais que vous connaîtrez bientôt, je l'espère, quand vous aurez essayé des *brassières hygiéniques* de madame Huot. Grâce à elle le vieux dicton: il faut souffrir pour être belle, n'a plus aucun sens et n'est qu'un grossier mensonge. Si donc vous êtes des jeunes filles sensées et désireuses de conserver votre santé ou de la recouvrer si, d'aventure, elle avait été altérée, n'hésitez point, et faites-vous prendre mesure.

Vous avez entendu et compris, n'est-ce pas? Donnez-moi donc votre petite main un instant, juste le temps de vous passer un *poignet anglais*, destiné à couvrir la partie du bras demeurant à nu, entre la manche et le gant.

— Quels gants, madame, sont en ce moment les plus convenables?

— Pour visite et dîner, le gant de Suède est toujours le plus distingué; pour cheval, le gant de daim avec manchette Crispin; pour vos courses, le gant de chevreau doublé de flanelle, ou le gant de cachemire.

— Et la peau de chien, devons-nous nous la permettre?

— A la condition que vous ne choisirez pas cette



nuance *sanglante*, faite pour inspirer le dégoût et l'horreur, à moins toutefois que vous ne teniez absolument à ressembler à de petites *écorchées*.

Et maintenant, au revoir, et au mois prochain.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

*Première toilette.* — Robe de tartalane à deux jupes : l'une retenue par des bouquets de camélias, l'autre garnie dans le bas de ruches et de bouillons de taffetas. — Corsage à pointe avec draperies. — Coiffure de camélias.

*Deuxième toilette.* — Robe de taffetas; jupe à 6 volants. Corsage à pointes avec berthe. Torsade et nœud de taffetas.

#### TRAVESTISSEMENTS.

CAMARGO. — Jupou en taffetas Pompadour. — Robe

de satin rouge. — Jupe relevée sur les côtés. — Corsage ouvert garni, ainsi que les manches, d'une ruche à la vieille. — Tablier de mousseline avec garniture ruchée. — Cheveux poudrés avec nœuds de ruban noir à longs bouts.

RUSSE. — Jupe de cachemire bleu, garnie dans le bas d'une boucle de velours pensée. — Corsage décolleté, également en velours pensée. — Chemisette plissée. — Manches très larges. — Tablier de batiste. — Dans les cheveux, nœuds de velours pensée.

CHINOISE. — Jupe de taffetas vert. — Autre jupe, plus courte, en satin noir, garnie d'une large bordure de moire antique. Boutons d'or avec grelots. — Corsage et manches de moire antique. — Pélerine chinoise en velours noir, avec application de moire antique et semé de paillettes. — Couronne de roses.

### Mosaïque

Rien ne plaît, rien n'attire que ce qui est bienfaisant, et il n'y a pas dans la nature une feuille d'arbre, une goutte de rosée, un murmure de vent, une ombre, un rayon, un silence, quoi que ce soit, qui ne porte avec lui ce caractère de vouloir du bien. — Comment l'homme ne l'aurait-il pas?

P. LACORDAIRE.

..

Les événements sont hors de nous, notre volonté

seule est à nous. Ne pouvant régler aucun événement, nous devons nous mettre en état que nul événement ne nous trouble et ne nous empêche d'être heureux.

DOMAT,

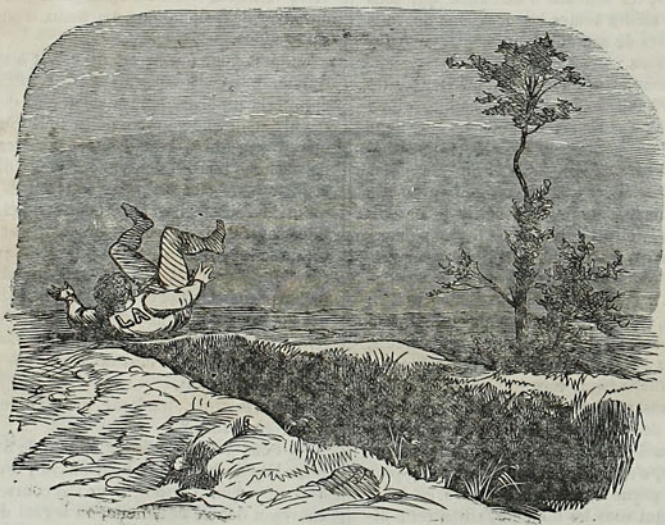
Juriconsulte du dix-septième siècle.

..

Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres est de se plaire trop à eux-mêmes.

D'AGUESSEAU.

### REBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.